

Jean-Marc Allaman

LE GRIS DU TEMPS

Journal



Sommaire

2001	4
2002	5-11
2003	12-19
2004	20-22
2005	23-26
2006	27-30
2008	31-34
2009	35-36
2010	37-44
2011	45-48
2012	49-50
2017	51
2020	52-57
2021	58-75
2022	76-82
2023	83
2024	84-88
1993	89-95

Année 2001

24.03.01

Je te connais depuis peu
Je ne te connais plus
Sans vouloir changer de trottoir
Avec la peur de la mémoire
Je ne te connais plus
Je veux oublier
La croisée de ce chemin
Demain peut-être la vie et la mémoire
Troubleront la rencontre du jour
Le rappel de ce temps discontinu
Ami non d'oubli masqué
Masque taillé pour aujourd'hui
Et une éternité où nous nous abîmons
Loin de ce quotidien qui est mien
Et celui de mes amis
Amis je ne sais copains copines

Année 2002

11.01.02

Écouler

L'encre coule

Lettre morte

Le temps s'écoule

Le café s'écoule

Tout s'écoule

Sans qu'on y prenne garde

de sens que seules croit-on les lettres recèlent

Lettre morte

La vie s'écoule par tout le monde

Mai 2002

Belle

Ne sois pas triste.
Je ne peux faire résonner que ce seul mot.
Du gris sur tes lèvres qui font jour.
Mille éclats du temps que tu éparpilles, sauf un.
Tu sauves un sourire, le reste en semis.
Une pointe d'amertume qui s'évapore.
Stratus indolent qui couvre ta plaine.
Flaque qui baigne tes semelles.
L'eau te rassure, tu sais ce qu'est ce jour.
Tu troubles ton reflet du pied.
Tu ne vois plus ni toi ni ce jour.
Un sort étrange jette sa couleur sur tes rêves.
Trop loin du quotidien qui se tait.
Je ne sais plus que t'écrire.
Te parler, de quels mots ?
Je suis dans le brouillard sans toi.
Es-tu ce brouillard ?
Mes yeux de gris aveuglés.
Comme autrefois, mes mains te cherchent.
Leur chair est sans couleur.
Peu importe le gris du temps.
Sauf le favori indistinct que tu me présentes.
Mille lignes où ma curiosité ne peut s'empêcher.
Entre elles que de voir les plus sombres peut-être.
Sans distinguer des coloris.
Tout n'est que nuances de gris.
Ta tristesse ne peut être dépeinte.
Par la couleur naissante de celui qui t'écrit.
A moins d'un chemin de traverse.

Mai 2002

Belle / Réponse

Je ne suis pas triste.
Dis-moi encore où se perd ta langue.
Je souris à ton errance sereine.
Un temps de chien en contraste à ta tendresse.
Mon rire sonore n'éclatera pas aujourd'hui, je le sens.
La tristesse ne m'atteint pas, elle est encore bien loin.
Plutôt une douce lassitude où je m'endors.
D'un sommeil de plomb, sans un rêve.
Je bois tes paroles, mais j'entends le bruit d'un désarroi.
Je ne vois plus que toi qui m'avive encore d'une question.
Je m'enivre d'une eau sans plus de caractère.
Je prends le la d'un ailleurs inconnu de toi, là.
Le quotidien te dirait que je suis ici, tout à côté de toi.
Dis-moi ton sentiment, parle encore du temps qu'il fait.
Avec tes mots de brouillard, de pluie et d'éclaircies.
As-tu peur, as-tu ce courage ?
Je suis comme tu me vois.
Regarde ma peau mate.
Touche ma peau mate.
Ne regarde pas le noir de la nuit.
Qu'y verrais-tu ? Tous des chats gris.
Porte-moi attention, je suis seule pour toi.
Je ne veux pas raconter ma vie avec toi, vivons l'histoire.
Les lignes se comptent entre elles, rien qu'un voile.
Du gris, de la couleur.
Ou de la nuance de couleur.
Mon sentiment s'habille de pastels.
Je rejoins ton regard qui s'ouvre.
Où je ne me sens pas étrangère.

05.06.2002

Passage

Passage brutal des violences du jour
Tu invites tes ennemis à se mettre à l'abri
Ils se sont donnés tant de mal à te barrer l'accès
Tu leur dois ton courage ta rage devant les montagnes
Tu ne peux plus acquiescer tu dis simplement non
Leur incompréhension suffit à la défense de ton nom
Ils avanceront dans le passage à la lumière de leur esprit
Dans la découverte de leur conscience
Ils ouvriront aussi des passages
La brutalité les violences du jour oubliées
D'autres y sentiront le vent frais
Oublieront encore les passages brutaux du long du jour
La violence mise à nue tremble
Cherche quelque passage où trouver source
L'accident de passage
La raison minée de tant de vie
Elle guette dans le passage
Passant sois bon sous ses éclats de voix
Prends le courage de te taire
Silence sur les violences dans le passage
Où vas-tu
Je passe à d'autres raisons d'autres pensées
Je t'oublie facile
J'attends que tu passes si jamais tu passes
Mais oui tu n'es qu'un passage
Bien vite lu même peut-être compris
Violence d'ennemis
Conduite dans le passage vers la lumière
Vers sa disparition

15.06.2002

J'écris sans y réfléchir.
Le sens ne m'appartient pas encore.
Lorsque se clôt la page,
Loin de refermer ce qui se dit,
Je relis là où j'ai égaré mon écriture,
Je balance à ce qu'enfin je comprends,
Un rythme et une vérité que je n'ose tracer.
Il me reste un appui qu'ici j'utilise,
Derrière ce geste d'écrire, une réserve
Que j'emploie et qui à chaque fois s'emplit encore.
J'absente la contrainte du sens,
De la compréhension qui enfermerait ce qui s'écrit.
Rogner mes ailes avec des excuses,
Quel sens plus profond donner à la lecture.
Sentir mes remords aiguillonner ce que j'écirai.
Personne ne me lit sans tarder à déclarer le peu d'envie à me lire encore,
Trop poli, trop soupesé, sans me déposer, vite oublié.

13.07.2002

Ecrire éclaircir encore
Faux mots faux amis
Ma bouche ma langue non traîtresse
Mots étrangers que porte ma voix
Continuation d'amitié mot comment trop long
Trop étranger
Sauver ma voix toute cette fausseté
Là à lire c'est facile
Des mots jetés toujours un de plus
Puisque je veux préciser
Le manque de place dans la vie de tous les jours
Résumer remercier inutile
Changer les personnes pour dire tu inutile
Les mots de travers dans la gorge
Que la voix débarrasse
Ecrit dans l'air faux
Faux à ma main dirai-je faux à mes oreilles
J'écris je réajuste mes mots
Amitié trop amoureuse moi amoureux
J'oublie qu'à mes amis qu'à chacun
Je dois une histoire singulière
Portée de geste de non-dit
De parole vaine de justesse distinguée
Je veux continuer de vous saluer mes amis
De tous mes mots mêmes étranges

16.09.02

C'était déjà si difficile de mettre un mot après l'autre, alors comment faire des phrases ?

Une interrogation, ça va.

On se pose tous un jour des questions.

On donne peu de réponses.

Pas dans des phrases.

Là j'essaie, sans poésie, de donner le jour à la phrase qu'un mot de poésie peut amorcer.

L'amorce, le recul, relire les mots plutôt que de continuer à les aligner.

À la ligne, tous je les vois, leurs cheveux, leurs habits, tous leurs signes, leurs gestes de littérature.

Complexe littéraire, j'ai du mal à suivre, quoi la littérature manque d'eau ?

La structure de ses voyelles omet l'o, comme il en est un en mot.

Complexe disais-je.

Je ne suis rien qui puisse de mots vous intéresser.

J'écris sans objectif vrai, je ne sais où je vous emmène.

Guide d'un voyage aléatoire, je ne puis vous parler que de cette espace bien mince de la ligne que nous suivons, ce n'est qu'un commentaire.

Bien alignées, j'entends vos réponses, je ne sais même plus à quelle question.

J'assouvis un jour de phrases, un délice, un début, un débit.

J'ai des questions, aurai-je des réponses ?

Les phrases réassemblées, déjà, sont la poursuite du travail existant, de toutes les questions, de celles qui ont des mots et de celles qui n'en ont pas.

Année 2003

17.01.2003

En t'attendant ici

Noyé dans un café d'ici, le café des arts déserts.
J'ai abandonné, que dis-je, j'oublie jusqu'aux vertus du café.
Ce café, celui-là, dérange, trouble, l'ordre de mes idées.
Je l'écris sur ce coin de table, à moitié incliné sur toi.
Tu penses le lien acquis de la verve au déni.
Tu dis qu'avant, autrefois, tu aurais pu quitter ce lieu.
Tu ne savais pas, tu disais qui ou quoi ensemble, tu rêvais.
Le monde, le monde et ce café, sont emplis de pièges.
Café chausse-trappe, ici, tu n'es déjà pas dehors.
Tu prends du temps, monnaie courante, tu te plies à l'ordre.
Encore du désordre à pourvoir de pouvoir, ton dieu y suffit.
Si tu désires, c'est que pouvoir t'a quitté.
Tu souffres avec, ta rare intelligence poursuit les manques.
Tu dirais, amie, qu'un patchwork, une mosaïque, t'irait.
Lourd à dire, encore, un secret bien gardé, une pluie d'hiver.
Je reprends une goutte de café, ces arts embusqués là.
Article d'intellectuel porté aux nues, portant le voile ou non.
Les nerfs accusent la molécule en cause, leur chef tousse.
Pourquoi tant imaginer, là où vivre s'égale.
Je pleurerais de ton absence, si tu ne m'avais déjà quittée.
J'attendrais, j'attends encore, pour plus d'information.
Tu reliras finalement, ici, sans poésie, ou presque, tu le sens.
Oubliée en une poche inconnue à ton entente, oubliée en la pluie.
Tes larmes sur ton visage, sont absentes, comme toi.
Ton souvenir n'est pas oublié, tu n'es pas abandonnée.
Tu souris.

23.04.2003

Noir originel.

Mon passé n'a plus de goût.

Si je t'aime c'est que j'ai oublié.

Pourquoi encore être mordu de l'hyène.

J'ai oublié, je l'espère, les amours des temps immémoriaux.

L'amour forgé à l'enclume du temps éteint.

Je t'aime dans le noir, j'ai peur et tout est neuf.

Verre dépoli, vert bouteille, à la mer où tu tremperas tes pieds, morceau de plage, deux doigts d'eau pour ton bonheur, je chante la couleur faite matière.

Pourquoi oublierais-je qu'un monde a tous les droits sur ce qu'il voit, même si le sens est si grand qu'en partie il s'échappe, à d'autres yeux.

Mettre en bouteille un peu de sable pour d'autres souvenirs, je ne me souviens pas, je bois le temps qui passe.

Comme d'autres, je me tiens à cheval sur le sablier.

Je ne vis pas pour moi, mes souvenirs ne sont une leçon que pour ceux qui m'entendent, pour moi le défilement de l'histoire, un film oublié.

Je l'ai vu, la mémoire du mot oublié révèle sa force, irrévocable elle demeure à l'envi, quelque sens qui l'évoque, même absence.

Braise rougeoyante nourrie à l'insu, dans le noir, d'une pâte, d'un geste infini inconnu, d'une matière insensée, perdue d'une intelligence dont on ne fait le tour.

Rouge, rouge, qui monte aux joues, allez savoir pour qui, pour quoi, pour toi qui court, qui te plais à faire trembler le temps, le présent, la liberté.

23.04.2003

Rien ne convient.
L'humeur est épaisse et noire.
Oserais-je risquer un peu d'avenir à l'exprimer.
Mélancolie qui au-dedans ronge.
Dehors d'un cri tu l'aplatis.
Quelle forme prend-elle pour son retour?
C'est la crainte qui ronge.
Quitter le joli serait s'exposer à l'atteinte de la vilénie.
Quitter l'hiver en soi une trahison.
Couleurs épaisses pétries en pâtes épaisses.
Le geste noire la colère où tu aspires.
Couleur colère tout doit disparaître.
Englouti, c'est ça, englouti en toi sans retour.
Tu veux garder cette mémoire, ce pouvoir.
Nul n'aura droit de toucher cela enfin que tu tiens.
Encre noire, ta réserve est trompée.
Tu recouvres tout.
Ta peur encore contraste.
Tu veux que j'oublie, que je jette ma gourme aux orties.
J'obéis, je l'écris, aux ordres de la jalousie.
Ouverte sur le bleu du ciel entre les nuages noirs.
Fermée obscurité alentour tu ris tout est noir.
Tu révéles ou tu absentes le contraste.
Tu ris de ne jamais avoir la pureté d'un clair de jour.
Ce jour qu'à la nuit tu renvoies pour qu'éclate l'évidence que tout est vide et noir sans jalousie.
La colère éclate les couleurs se noient en toi.
Tu engloutis la palette, comment dire, la pâte originelle, l'oubli peut-être.

24.05.2003

Si j'accuse le temps de m'avoir menti.

Si c'est au monde où je suis venu que j'exige réparation.

Si les autres reconnaissent enfin la part que j'ai prise à mon existence.

Mais jamais, drôle de mot, jamais ma justice n'aura cours, qu'à moi-même pourquoi plus l'appliquer, me juger?

Même brisé, même brisée, à qui dédierais-je cette colère, cette haine, ce monde m'appartenant ?

Si je ravale ma violence, la mienne (?), qu'enfante-t-elle?

Une vie de si et d'hypothèses, non je n'oublierai pas cette exigence sur mon autre vie, cet autre moi après qui je courais, cet autre enfin qui jamais ne m'a rien dit, autre je ne suis pas, et si j'accuse, c'est cet autre qui n'a tort, l'innocence peut-être.

J'erre et me déplace, même l'erreur n'est plus un décalage.

J'assume un temps de vérité où plus le mensonge ne m'accuse, ne me fait violence de n'être juste, juste un succédané du pouvoir violent.

J'accède aux hypothèses sans enfermement conditionnel, oserais-je dire le présent, mon geste juste se perd, j'accuse la fin, le temps, j'accuse mon âge, à quoi bon.

30.06.2003

Tu dis non et tu souris.
Tu dis non et tu t'en fous.
Tout ton corps dans un cri.
Tu ne dis plus tu psalmodies.
Ta gorge retient le cri.
La voix étouffée encore une parole.
Et une autre dans le hoquet.
Le dialogue plus qu'accidenté.
La violence non la colère.
Héritée le cri étranglé.
Tu veux desserrer ta parole.
Les grains comme des roches.
Ecorchée ta voix le corps la dicte.
Corps de misère abandonné au feu.
Les cris la douleur c'était ceux du passé.
Un retour de flamme pour n'avoir pas pour n'avoir pu dire non.
Non dans un hoquet, excuse, un accident.
Ma voix d'accidents je somme et n'arrive à oublier.
L'oubli terrible le viol de la perfection ma beauté.
Dire encore non de moi ni même de toi
du jour le corps habiter sans effraction.
Les paroles en sens dans leurs beaux habits.
Les autres seront toujours plus beaux que ton malheur tes belles paroles.
Le discours la cage que tu leur tends.
Auraient-ils l'idée de t'y enfermer ?
Tu quittes ta parole tu dis non.
Tout ton corps déjà dit non.
Et tu souris.

05.07.2003

Le droit d'écrire, je m'en fous.
J'entre dans ton jeu, j'y gagne le mal.
Tu t'arraches la tête, dans le noir s'écoule la glue.
La poisse, j'en frémis, gagne tous les interstices.
Ta parole même n'est plus qu'une guinde,
Le lien que tu tisses pour tuer, gagner.
La cruelle victoire de la solitude d'un dieu,
Le jeu de la mort, celle qui gagne.
Noire à travers le linceul.
Gagne la servitude, elle te rendra au malheur.
Excuse l'indécence, elle est ton masque.
Parce qu'en ce ciel gagné d'improbable,
Tu plies soigneusement tout futur,
Tu graines, tu gagnes des déclics,
Tu poursuis un impossible destin, le tien.
Une chasse que tu gagnes après toi.
La jouissance d'avoir perdu.
Ce que tu perds quand tu regardes la glace.
Le jeu de l'envers, du retourné et du répété.
La perte d'une femme un jour t'aurait souri.
Mais le noir te va si bien, l'indistinction, la glue,
Arrêtée à tes doigts enfantins, portée à ta bouche.
Tu ne te verras pas sourire,
Tu as même oublié que les autres te regardent,
Te montrent leurs dents, Œdipe,
Ta prison est trop noire, trop humide,
Un jour tu me diras ton chemin vers la lumière,
Un jour tu me diras que tes yeux ne sont pas perdus.

17.08.2003

Ce serait parfait
Avec mes excuses encore en plus
On ne me demanderait pas mieux
L'exigence suprême
Qui rendrait quitte de toute prérogative
Je le satisferais
Avec toutes mes excuses
Si je ne sentais qu'avec cette illusion
Toute inconsistante
On se laisserait aller à l'exploiter
Monde imaginaire de fautes obscures
Me charger d'un poids encore
Que quelque action utile m'ôtera
Si sans excuse encore
Je choisirai de m'engager

14.11.2003

Troubler, troublé?
Dérangé?
Est-ce que je dérange ?
Non, tu ne déranges pas.
La vie, tout est rangé, et toi.
Ne pose, ne te pose pas la question.
Si tu sais, si tu aimes, rien ne dérange.
Tu informes, tu communique, même muet.
Lettre muette. Japonaise.

Les dérangés parce que dérangés.
Les troublés aujourd'hui.
De ce jour trouble dans ton troublant destin.
Encore es-tu troublé d'une présence féminine.
Souris.

Et si je dérange, c'est qu'aussi je peux être dérangé ...
Pas de question.

Année 2004

28.04.2004

Enigme ignorée, vie sans lendemain, destin bouclé à régler les pas de travers, oublie que tu ne sais pas, que tu erres souriant au milieu de la vie, dans ses décombres.

Un indice sur la table permettra d'établir la correspondance nécessaire à la cohérence de sa parole.

Enigme pour qui toute similitude indique le chemin de la lumière éclairant un bonheur sans plus de question, plus de pourquoi d'enfant, pour quoi savoir si la lumière ne se fait jour, si l'astre sombre de jour en jour grignote sur la clarté.

Tu verras un jour que la peur recule face à l'indifférente ignorance.

Pas de perte sur ce que tu fais, ce que tu ne fais pas, tout a la couleur de ce que tu lui donnes, une aube pleine de reflets.

Tu essaies, dis-tu, de rendre au jour sa clarté ?

Admets seulement que rien n'est donné, qu'un être imaginaire, toi, cherche à se réaliser, qu'à l'autre il se montre, une correspondance, et puis rien, et puis presque rien, corrélér son existence au monde, étrange essai d'une évidence, d'une vie, communiquer avec l'autre, avec d'autres.

Les signes de vie suffisent à qui les entend, mais tu cherches, signe des temps, à rattraper en toi, par quelques lettres, la vie que tu crois avoir perdue, tous ces avis que tu n'as pas signés. A notre époque, toute cette correspondance d'un esprit embrumé est-elle bien nécessaire ? Parole, acte, pensée, dans quel coin cacher encore sa faiblesse, ses illusions, son imaginaire, la poésie pratique n'a pas besoin de montrer sa rationalité, libre d'incohérence, on imagine, on ne vit pas en poésie, perfection insoutenable, trop de correspondances sans conscience, pour peu la clarté dans le regard s'assombrirait encore, sur l'obscurité, la peur, il faudrait gagner, réussir à vivre les jours comme les nuits toujours vivant.

Une pluie d'orage renvoie tout le monde à l'intérieur.

30.04.2004

La fatigue, les nerfs, passent dans la correspondance, avec le courage qu'il y faut, correspondance d'une présence à sa réponse.

Exister encore dans le monde moderne par l'archaïque lettre.

Aujourd'hui, c'est l'onde porteuse, on se demande vers quel lointain, quel ailleurs porte le psychisme.

Et se le demande-t-on ?

Il a l'air si facile de concevoir l'univers.

On l'oublie, porté par la nature, par la distraction, tout ce qui est loin de soi et qu'on approche, on n'est pas seul.

On télévisé, on s'économise, croit-on, les rêves s'amenuisent.

La part de réalité cède à l'ennui sédentaire.

Des vacances, tourisme, sa part de confort, similaire à chez soi, reliée à tous ces lointains déjà approchés.

De loin en loin, c'est la réalité qui prend son temps, s'offre une part d'avenir, des vacances.

Vacances du présent, déjà un peu d'absence.

Il n'y a pas concours, simple présence aujourd'hui active, teintée d'absence, et d'ignorance.

Présence nue du quotidien, qui dirait pour combien de temps ?

Combien distrait, comment là déjà ?

Son présent à soi, sa présence, incomparable, unique.

Réalité et solitude s'approchent l'une de l'autre, jusqu'à

29.06.2004

Un jour, un jeu, une vacance, la faille qui fait défaut, où sourd la lumière, la souffrance, la joie qui sait, en quel sens.

Les semblables que je prends, comme si d'un seul mot je ne pouvais dire, dire juste. Être compris.

Entendu.

A se reconnaître, j'ai grandi avec vous. Je sais, à l'obscur du langage je suis caché, tout comme vous.

Je me tais, mais ma langue continue de frapper mes dents. Une image pour ma réflexion. Un silence de ma pensée. Je n'oublie pas les paroles, gardes-folles d'une raison qui se trahit.

J'écris, pour sûr.

Année 2005

17.01.2005

Une étincelle née de rien
Se promène au hasard du vent
Elle ne sait pas qu'être poussière
Ne lui sert de rien
Tout autour d'elle est incomparable
Soleil, étoiles, glaces polaires
Elle ne dit rien de sa condition
Ignorant la jalousie
Presque, dirait-on, elle est heureuse, vive
Elle ne connaît pas la dimension des choses
Petite, infiniment
Son voyage, c'est l'éternité
Un jour elle m'a touché
Etincelle de vie

20.01.2005

Doux rêveur, tu glisses sur l'onde colorée
Cherchant, sans doute, le repos de ta vie
Tu dis, tu vois, et là tu oublies
Un simple mouvement guide le moment
Les gestes calmes alentour donnent à ton regard
Une note étrange, ce n'est déjà plus réalité
S'oublier est un plaisir presque oublié
Tu voudrais peut-être un sens à cette distraction
Elle te pare de confiance là où même tu ne cherches plus
Glisse sur le fil du temps
Tu définis, non pour eux, pour toi
C'est ainsi presque absence
Mais au fond de toi, c'est l'azur
Rien qu'un flottement que rien ne cerne
Là tu peux oublier, même le sens
Pour aller où ?

11.04.2005

Egoïste

Apprendre à s'aimer

Défiguré par le crime

Par le feu

Quelle autre solution

Qu'apprendre à s'aimer

Comme au début

Enfant

03.05.2005

Adieu c'est un bon jour
Tu lui adresses un sourire
Tu crains sa réaction
D'hier pas un geste
Si seulement
Un adieu était un signe
Une amitié redoublée
Sans tendresse tu lis le monde
Tu crains un adieu cruel
Ce n'est qu'un bonjour
Un aurevoir
Un vieux souvenir

Année 2006

21.01.2006

Tu cours, tu t'inquiètes
Tu t'acquittes d'un devoir
Tu verses de l'eau au chrysanthème
Trois chambres déjà sont noyées dans les flammes
Tu cours sauver des souvenirs passés
Tu passes par un couloir
Tu croises les images jaunies
Trois pieds le brasier
Tu cours et tu t'inquiètes
Tu crois que ta vie t'échappe
Tu verses une larme
Trois fois le même chemin pour la même chose
Tu remues encore la terre à ses pieds
Tu lui gardais une flamme éternelle
Quelques fleurs coupées dans l'appartement
L'immeuble gronde, dans les flammes tu cours
Rajuster au mur le portrait
Dans le foyer, l'âtre, la mémoire n'est pas toute autour
Jetée au feu, brûlée, châtiée
La chaleur, c'est aussi l'oubli
Tu courais, tu y revenais, une vie de cimetière
Ta confiance aujourd'hui te retient
Tu verses de l'eau sur ton jardin
Les souvenirs et la mémoire sont tempérés
Au cœur paisible de la ville et du quartier
Tu peux aller

21.01.2006

Incandescence en ce lieu
Tout autour vibre en s'éloignant
Au mur les flammes tracent et ombrent
Suivre les couloirs du souvenir
Les chambres d'archives brûlent
Entrer et sauver quelque portrait
Quelque objet jauni
Que le feu dévore déjà
Revenir là, revenir encore
Dans le couloir tordu de flammes
La morsure du feu dans la peau
Les brûlures dans la mémoire
La correspondance d'incandescence
Au lieu, à des souvenirs, à des bribes
Portraits, objets, regrets
Jaunis, brûlés, vieilliss
Absents, oubliés, les regrets au feu
Se voir ainsi se fondre au paysage
Au mur laisser de soi
Passer le miroir pour des souvenirs, pour la mémoire
Pour un regard, pour des objets
D'archives à sauver
Se sauver par les couloirs, par les rues
Par les champs où coulent les ruisseaux
De l'eau pour toute cette mémoire incandescente
De la chaleur

22.01.2006

Une pellicule grise a recouvert la ville
Dix-huit heures, un soir d'hiver
Dans la tête, des couleurs
Une danse de tous les gris
A chaque nuance un ton de rouge
Le film bleuté devant les yeux
Révèle l'agitation de l'air
Le mouvement du voile de gris
Les maisons se réchauffent, les immeubles
La nature avance son printemps
Sous son manteau de neige
On distingue à quel avril d'activité
Elle destine ces tremblements colorés
Gris du soir, gris d'hiver
Gris secret et conforme
En qui nul ne peut voir
Un don filtré
Révélant couleurs d'un monde obscurci
Ni blanc, ni noir, simple contraste

14.10.2006

La pluie a cessé
Un chat traverse le jardin
Je n'attends plus que la douleur s'éloigne
Il est peu de calme, mais je le sens
L'air est humide et frais
Le confort d'un soir d'automne
Je ne peux dire grand-chose
Je garde ce sentiment de bien-être
Peu de force à partager, la fatigue
La colère et la frustration converties
Le silence s'installe
Peu de mots, peu de force, être habité
Être bien, calme et tiède
Être assagi, presque sans âge
Un rayon de soleil chauffe mon visage

Année 2008

01.05.08

Je suis, depuis l'âge de 24 ans, une veine de souffrance et de maladie. Puis-je m'en écarter, ne pas subir ses effets sur tout ce que j'entreprends, mes bonheurs à peine reconnaissables, tous ces ratages qu'entretient ma mémoire ?

Ma mémoire, que contient-elle donc qui puisse réjouir ma vie, faire de vingt ans de ma vie un bonheur relatif, une réponse sans conteste au drame que j'ai vécu et que déjà j'aurais dû oublier. Un oubli pratique. Mais le pouvoir me trompe encore, je perds mes moyens, mon pouvoir est toujours soumis, il s'oublie, s'abîme, dans le drame, toujours. Je suis cette veine, encore, et je n'oublie pas...

De ma vie - c'est d'une amie le conseil - je veux éclairer ce qui échappe à cette logique morbide, donner à lire des traits de ma vie, de la personne que j'ai été, sans tragique.

19.05.08

La guérison est comme un réveil. De la nuit de lutte contre les souffrances, de la perte d'amis par quelque lettre malheureuse ou de mots maladifs, de tous les ratages, ne restent que les blessures cicatrisées, des marques. Tout ce temps perdu, si ce n'est une étrange force, à ne pas normalement construire une vie de travail, de famille, de patrie. Je n'ai pas mon âge, même si je vieillis, je retourne pour peu au moment de ma chute, mais debout. J'envie la normalité, la logique de vie de mon contemporain, mais là aussi peut-être d'autres blessures... Mes marques, je les sens, tout ce temps consacré à la lutte sans formation, sans carrière, sans stimulation intellectuelle, un retard pour de l'indicible ou de l'incompréhensible, peut-être impartageable. Je me sens des limitations intellectuelles, peut-être dépassables par la pratique, qui sait, et sont-elles aussi des limitations psychiques, trahies par ma voix tremblante, par mon langage, le choix présent de mes mots pour l'autre, ou par mon comportement, mon attitude, en offensive ou en retrait plus que timide. Mon histoire dit pourquoi il a fallu tout ce temps de lutte, ma peine. Sans elle, deux ans peut-être auraient suffi à surmonter le mal de mes 24 ans.

10.10.08

Nue aux teintes de bleu
Large sourire à ce nouveau jour
Dans l'automne et ses brumes
Poussières d'une année passée
Un peu de bonheur encore
À enfouir dans le calme blanc
De l'hiver prochain
Les couleurs s'effacent
La lumière pâlit
Espoir de renouveau
Temps de la jeunesse
Ma vieille mère
N'en dit plus tant
Quelle automne vit-elle
Quel espoir en demain
Quel bonheur

31.10.08

Le temps se resserre
Je vieillis
Urgence des souvenirs
Qui remontent
Pour dire la vie
Le bonheur passé
Ensemble
Mon père et moi
Désossant la voiture verte
Le temps se resserre
Pour lui
Son temps manquera à ma vie
L'éternité est si grande
Inconcevable
Qui me perd
Plus rien que mon temps
Je vieillis
Horloge découplée
Seul je pleure
Avec vous, ma mère, ma sœur, mon frère

Année 2009

23.01.2009

L'image du changement s'éloigne
La vie s'organise encore
Le quotidien s'échange facilement
Les mémoires gardent leur réserve
Les paroles coulent simplement
Le changement n'est pas habitude
Se fera-t-on à l'absence
Aux images et aux mots nouveaux
À la mémoire désincarnée
Partagée à tant de présents
Dans leur deuil et dans leur vie
Départ pour toujours
Changement irréversible
Soi empreint d'un voile
Une vie nouvelle
Une habitude à prendre
Changement en souffrance deuil
Ou acceptation
Philosophie

10.11.09

Tu n'es plus là pour me contredire
Je cherche dans les feuilles de l'automne
Quoi te dire qu'en mots je puisse écrire
Ces mots que tu n'aimais pas
Quand ils n'étaient pas dits
Des sentiments je n'écris rien
Ma peine, mon défaut, mon désarroi
Je les ignore, j'écris sans eux
Ta mort, dans le temps
C'est le manque où j'écris
Mes œuvres auront-elles plus de chair
Plus de lettres, plus de sentiments
Des mots, des lignes pleines
Une liberté héritée, quelles chaînes avant
Ta vie s'est transformée
La mienne s'étoffe, je ne regrette pas l'ascèse
L'économie des mots et des sentiments
Peu affleure de mes écrits passés
Je livrais peu, des brindilles, des feuilles mortes
De l'éther, tu as disparu
Mes pleurs gonflent la page
La chair des mots
Sèche tes larmes, poète

Année 2010

22.04.10

Les séquences sont trop parfaites, je cours au malheur. J'ai pu le dire, le ressentir. Une tension, aiguë. Les yeux qui brûlent, la tête qui flambe. La douleur, soi comme pressé. Les pensées s'enchaînent, pas de repos. Encore un contrôle, une vérification, encore quelque chose s'ajoute. Ton esprit prend tout, agence tout. La souplesse se perd. Les séquences sont trop parfaites, ton univers est tendu, sec. Tu rêves de moins d'exigence, tu rêves d'admettre les stimulations l'esprit apaisé. Tu ne sais pas ce qui t'a retenu si fermé. Malade, souffrant. Quand tiendras-tu des rires au travers des mailles si serrées. Les séquences sont à vivre, quel destin essayes-tu de mesurer, pour une mémoire où gisent tes sombres épisodes de décompensation.

21.12.10

Du jour, pas grand-chose, une sieste, pas d'angoisse. C'est vacances, j'ai prévu d'écrire pour ne pas déprimer, d'où ce journal. Ecrire sur mes angoisses depuis quelques mois, écrire sur les motifs de ma tentative de suicide, écrire des lettres et d'autres textes. Pas comme l'été dernier, où rien ne s'est écrit. L'écriture peut-être me sauvera, donnera un sens à ma vie.

22.12.10

Ce matin, peu d'angoisse, mais un lever retardé, c'est les vacances, rien à faire d'autre qu'écrire.

Pas de relation sociale en vue, je le constate, c'est seul que j'affronte le jour, les projets et les lettres à rédiger. Aurai-je le bon élan ? On verra ça en fin de journée.

J'ai fait une balade, qui m'a permis de penser à l'éventuel prochain projet théâtre. Rentré, j'ai bu une bière, cela va-t-il décaler mon humeur, m'assoupir ?

Angoisse et bonheur, peut-être vais-je écrire là-dessus.

L'angoisse. Elle étreint. Là, elle ne s'écrit pas, absente elle n'est presque plus dicible. Ecrire quoi. L'angoisse, c'est la négation de toute pensée, ce sont les scénarios catastrophes.

La mort de mon père, il y a un peu plus d'un an. Mon histoire où gisent de grandes culpabilités, mêmes lointaines et affranchies.

Je cherche des raisons à mon grand pessimisme, à mes angoisses. Juste la dépression ne m'explique rien. C'est du bonheur après quoi je cours, alors quoi l'angoisse dans l'inaction, dans le manque de relation sociale, le manque du projet commun ?

L'angoisse d'être seul, de ne pas être aimé, de n'être pas heureux. Tout est mal, tout est noir, pas de raisons d'espérer. Le pessimisme, l'angoisse.

C'est existentiel, à quoi suis-je utile ? Mes réalisations me semblent aller mal, tout est noir, je ne suis pas heureux. La dépression ?

Reprendre du bonheur en continuant d'agir, en changeant son regard ? S'engager dans les choses sans en prévoir la mort, la fin ? S'imaginer dans une dynamique, la vie ?

24.12.10

Hier, je me suis levé tard, mais j'étais réveillé vers 6 heures. Les pensées ont un peu tourné, peu d'angoisse. Je ne me suis pas mis à mes lettres et autres écrits, ce sera pour plus tard.

Deux-trois petites choses ont occupé la journée, deux visites l'après-midi, et une amie est aussi venue le soir, apportant des bières.

Aujourd'hui, levé tard encore, je me suis préparé à me rendre chez ma Maman pour le Noël en soirée, avec quelques membres de la famille. J'écris avant de prendre le train, heure perdue dont je profite.

Ce matin, je me suis encore réveillé vers 6 heures, j'ai laissé passer les idées, les pensées, sans y donner de réponses, de jugements. Cela a permis de voir et de prendre les choses en l'état, passant de l'une à l'autre avec peu d'angoisse parce que sans contrôle. On dirait que le contrôle, par sa recherche à tout cadrer, son manque de liberté, ses solutions à tout et sa finitude, est générateur d'angoisse.

Une solution claire et univoque à tout, la fin déjà présente, pas de liberté et de choix, d'espace où respirer, le contrôle serait source de l'angoisse ? De quoi se détendre !

Le contrôle, rapport à ma maladie, c'est la vérification, la remémoration, l'épiage des signes de la maladie, une méfiance de soi. Trop poussé, cela donne l'angoisse, apparemment.

26.12.10

Le contrôle pour éviter la maladie, mais trop de contrôle conduirait à l'angoisse, à la dépression. Dans ce que j'appelle la dépression, les pensées sont conclusives et négatives. Il ne sert pas, pour en sortir, d'avoir des idées opposées, c'est-à-dire positives, positiver, il faudrait avant tout pouvoir laisser des idées et des pensées non-conclusives, puis de pouvoir positiver, de voir sans volontarisme que la réalité, la vie, est positive.

27.12.10

Ce matin, réveil à 8 heures, je m'étais couché à une heure et demie.

Peu d'angoisse, mais pas mal d'idées sont passées dans ma tête, j'ai laissé défiler sans retenir et sans conclure, jusqu'à 11 heures, où je me suis levé.

J'ai senti l'angoisse peu loin, mais j'ai trouvé à m'occuper, et cet après-midi, mon amie et moi avons fait une balade à pied dans la neige. La vie s'oppose à l'angoisse.

28.12.10

Si je n'ai rien d'autre à dire, je crois que je vais cesser d'écrire « angoisse au réveil ».

Je n'arrive pas à rentrer dans la description de l'angoisse, de cette chose qui m'empêche, par moments, de vivre, d'être heureux. Cette chose qui gâche ce que je vis, un temps, et qui le moment d'après me laisse à goûter ce que je vis, le bien de ma journée.

Je réclame une part de bonheur sur l'ensemble de mes jours, avec aussi les peines, mais une base heureuse, dont la mémoire se souvienne au long cours, je ne sais pas, le sentiment d'être vivant continument, de ne pas être confronté au pessimisme, à l'angoisse, à la dépression, à la vanité des choses, vanité selon les cycles de vie. Joie et vie, je vous appelle !

30.12.10

Rien de concluant. J'ai l'impression que c'est ce qui manque à ma vie, du concluant. Tout est impalpable, en devenir.

Mes actions, paroles et rencontres, n'amènent rien de concret. Il y a des projets peut-être, mais manque leur réalisation. Tout est rêvé, pensé, rien n'est avec la joie d'en être l'auteur.

La réalité s'échappe, on finit par se plier à l'ordre de l'inexistant, de ce qui ne donne pas sens à sa vie. Le monde s'échappe, rien de concret ne nous relie à la vie, au quotidien. Une dynamique, peut-être, mais sur quel rythme ? Éviter les creux de l'âme.

Il y a le temps du rêve, il y a le temps de la réalisation, et du concret on a toujours besoin. Il y a les impossibilités, à partager. Dans la relation sociale, j'ai l'impression d'un bla-bla, où rien ne s'inscrit dans la réalité, où tous les possibles se heurtent à tous les impossibles. Je me sens vide parce que dans l'irréel. Ne faudrait-il pas donner un sens à ce qu'on imagine, ce qu'on rêve ?

Et donner encore une place à ce qui vient d'inexistant, au rêve. Fou, j'ai tant voulu rendre à la réalité, que j'ai oublié ma folie !

Quelle place donner à ce qui n'existe pas, au rêve ? Le rêve de soi, déjà, et avec les années.

Je m'épuise à rendre l'abîme entre ce qui se dit et ce qui se fait. Ma vie aujourd'hui projette peu, dynamise peu, engage peu, bouge peu, peine à nouer des relations sociales riches et durables.

Ce n'est pas tout à fait vrai, mon sentiment est de partager sans bénéfice, c'est le sentiment d'exister pour parler, mais non pour réaliser des projets concrets.

Sans l'expliquer, je mets le doigt sur une de mes difficultés, c'est de croire que mon avis compte pour l'élaboration de projets communs, et d'attendre que ces projets se réalisent. Cela pour mon autocritique, mais ce dont je parle a encore une autre portée, c'est-à-dire la distance de ce que je ne fais pas à ce que je fais, touchant encore à un côté dépressif.

J'exprime un doute sur les liens sociaux et la réalisation de projets qu'ils pourraient m'amener.

Je questionne un réel qui manque de réalisation, où les contacts répondent peu à des objectifs, où sont ignorées les actions de peu d'importance.

Il s'agit aussi de la considération des choses. La relation sociale est riche de rencontres, de paroles, de projets, et cela est à vivre. Il importe de s'en ressouvenir lorsque le pessimisme reprend le dessus.

Et pour ce qui est de la réalisation, finalement, c'est une belle surprise !

Et la réalisation de soi ?

Année 2011

02.01.11

Deuxième jour de cette nouvelle année, 2011. Ces derniers jours, j'ai eu des maux de ventre. Cela a désorganisé mes nuits et mon sommeil. L'angoisse s'est manifestée différemment, ou bien j'étais dans l'attente que passent les maux de ventre.

Le 31, avec quelques amis a été sympathique.

J'ai essayé de parler de mon état d'angoisse, de partager pour tenter d'avoir des débuts de solution.

Mais j'ai vu que j'arrivais mal à formuler cette réalité, qu'elle était difficilement partageable, trop « pessimiste », qu'elle rencontrait l'angoisse de l'autre. Mais il y a eu échange... Et si tout n'est pas réglé, des éléments de réponse sont là maintenant. Merci les amis de ce partage pas évident, pas courant... Il y a eu d'autres choses, plus gaies, un bon repas, en bonne compagnie.

Formuler l'angoisse, c'est aussi là mon travail, mon essai. Mais la dire n'est pas comme elle est, je m'en approche, mais ne la cerne pas.

Déjà, son origine est trouble, et quel pessimisme elle draine avec elle, la vivre est difficile, rien n'a de sens, c'est la dépréciation de toute valeur, la négation qui si on ne voit pas qu'elle fait cesser toute activité, tue tout. Cela nécessite une redéfinition de la vie, cette dynamique peut-être des êtres et des choses ?

Exprimer l'angoisse quand elle n'est plus là, ici déjà quand j'écris, est un essai, une approche, seulement.

La noirceur qui s'exprime dans chaque pensée, dans chaque fait de son histoire actuelle, dans chaque situation projetée de soi ou de ses centres d'intérêt, ne peut être résumée. Ou alors peut-être faire des « listes de courses » avec chaque chose qui se trouve prise dans un mauvais développement. Il n'y en aurait finalement peut-être pas tant que ça, la récurrence ajoute au malaise. C'est un mauvais esprit qui s'attache aux choses, un regard de travers.

Mais la liste des angoisses apporterait peu au partage, autant partager ce qu'on sent confusément, du mieux possible, c'est-à-dire en acceptant l'approximation et le défaut de langage.

Je vis les angoisses successives de la « liste des angoisses » dans ma tête, dans mes pensées, au quotidien, essentiellement du réveil au lever, mais aussi dans les journées où je suis désœuvré, non par manque d'activité possible, mais par manque d'envie, de motivation.

Je raconte, encore approximativement, l'angoisse que je sens m'étreindre depuis plusieurs mois, sans en connaître vraiment l'origine.

Peut-être est-ce une attitude nouvelle qui m'aiderait à mieux vivre ?

C'est aussi moi qui écris, cela n'a rien d'objectif, ce sera un éclairage sur mes angoisses.
Définir et vivre l'attitude nouvelle face à la vie reste un défi que je ne sais comment aborder aujourd'hui. Est-ce pro-actif ? Cela ne se fait-il pas tout naturellement ? L'attitude présente ne suffit-elle pas ?

Commençons peut-être déjà par définir de quoi peut être faite cette attitude. Une colle ?

03.01.11

Lors de notre discussion du nouvel-an, un ami m'a rappelé l'existence du principe de plaisir, entre autres principes, pour diriger notre vie. Ainsi, le défi, le changement de mon regard, serait-il de m'orienter plus sur le goût des plaisirs, aussi déjà des plaisirs « matériels », comme une bonne tasse de café au lever, ou une bonne bouffe entre amis, que vers la morbide angoisse. Peut-être. Si les plaisirs sont là, mon problème disparaît. J'aurais donc peu de plaisir, ou tout serait recouvert d'angoisse ? Multiplier les plaisirs tiendrait du magique, du rêve, alors quoi, lever le voile d'angoisse, valoriser en conscience les plaisirs existants, et peut-être négligés ?

11.01.11

Les vacances sont terminées.

Depuis hier, j'ai repris avec l'association L'Expérience, avec mes voyages à Genève, trois fois par semaine. J'ai toujours mes angoisses, mais le fait d'être occupé les atténue. J'ai également l'impression de pouvoir m'en accommoder, en les prenant plus légèrement, en pensant que les fins que j'imagine ne sont pas si graves, ou qu'elles seront autres qu'imaginées.

Quelques plaisirs sont également plus conscients, aller à la piscine, faire un gâteau aux pommes, lire un bon bouquin.

J'essaie de traverser le moment présent et de m'y sentir à l'aise, à la découverte de petits et grands plaisirs.

Je ne dois pas intégrer trop de choses à ma pensée, des choses trop lointaines, les nouvelles à la télé sont si mauvaises.

Je m'interroge aussi sur la finalité et l'utilité de nos actions, peut-on les mesurer, une chose qui semble inutile pourrait avoir une valeur, je prends l'exemple de mes voyages en train, qui peuvent sembler une perte de temps, mais qui ont sans doute une utilité que j'ignore encore.

On ne voit pas toute chose dans toutes ses dimensions, la compréhension est partielle, les choses et les actions se révèlent aussi avec le temps et avec d'autres intérêts, d'autres yeux.

Année 2012

29.02.12

Un an après sans plus d'écriture, les angoisses semblent avoir trouvé leur remède dans le médicament qui m'a été prescrit.

Le projet de l'association L'Expérience ne s'est pas bien développé, surtout ces derniers mois, toutes les activités, sauf quelques-unes personnelles, sont tombées en panne.

L'Expérience est presque paralysée. J'en ai assez de tous mes voyages. Et mon âge semble une limite pour un nouveau projet, professionnel.

J'ai besoin d'un autre projet, d'être au service d'un autre projet, plus organisé, moins soumis aux aléas de santé, de situation, et de désir.

J'ai décidé de postuler auprès d'un organisme de réinsertion professionnelle en Valais. J'ai envoyé mon inscription, contresignée par mon psychiatre.

L'institution m'a refusé au prétexte que cela fait trop longtemps, plus de treize ans, que je n'ai pas travaillé. J'ai à peine pu dire que j'avais tout de même animé, dans ce temps d'Assurance-Invalidité, l'association L'Expérience, mais cela n'avait pas de valeur à leurs yeux.

Je n'ai pas compris que cette entreprise sociale me rejette, mon handicap est stabilisé depuis plus de douze ans, j'ai eu de bonnes formations, en théâtre et en laboratoire de biologie, je ne suis pas resté sans occupation, j'ai animé l'association L'Expérience pendant douze ans. Je ne manquais pas d'atouts pour une réinsertion professionnelle.

Mais cette institution ne veut sans doute pas réintégrer des personnes souffrant d'un handicap psychique, sans doute leurs critères ne permettent-ils de prendre en charge que certains handicapés, facilement réintégrables à leurs yeux.

Ma tristesse est celle d'abandonner un nouveau projet de vie, même si celui-ci n'était pas encore tout à fait formé. Il s'agissait d'être mieux organisé, d'avoir moins de peines à partager, plus d'entrain dans le contexte de vie, d'effectuer un recentrage géographique de mes activités.

Je reviens à L'Expérience, moins sûr de mes capacités, voyant que ce projet sera peut-être le seul sur le restant de ma vie, que toute prétention professionnelle est vaine.

J'essaierai d'arranger différemment le lieu de ma vie. Peut-être un peu moins de L'Expérience.

Je reprends ce qui pour moi avait perdu de sa valeur, et je dois apprendre à le revaloriser. Je dois sortir de la dépression, reconsidérer mon environnement social, reprendre des activités, dans l'association.

Je n'ai en tout cas pas d'autre projet pour le moment, et sans doute plus de projet professionnel, de projet « normal ».

12.11.12

Je reprends le fil de l'écriture.

Tant de choses abandonnées, projetées, rien n'a tenu : reprendre un vieux truc, faire quoi de neuf ?

Je suis fatigué, déjà vieux. L'enthousiasme a disparu, manque l'élément qui fasse tenir l'objet d'intérêt. L'angoisse, l'esprit négatif, couvrent d'un voile sombre quoi d'autre ?

Imaginer, embellir, me paraissent peu possible, c'est ça qui manque. Retrouver au quotidien un regard meilleur qui était devenu trop exigeant. Mais trop exigeant de quoi, les perles sont si petites et rares. Petits morceaux à bien considérer.

Année 2017

19.01.17

La crainte encore elle empêche ma joie là où je me construis. Le lieu d'un désordre dans le juste assemblage, le grain de sable, semble enrayer le flux, le sentiment que tout coule, file continûment. Elle s'invite, fait son lit, semble être première à vouloir accueillir tout bonheur, toute réussite. Pareille pelure prête à faire tourner, cailler tout son monde. Chasser la peur d'un sourire, repousser la mort qui nourrit la crainte encore, à quel effort sacrifié-je encore, à quelle joie, qu'écris-je ?

Année 2020

25.11.20

À l'endroit

J'ai envie d'écrire, j'en ressens le besoin.

Je suis devant ma page blanche. Peu d'angoisse.

Le vertige, c'est si rien ne s'écrit.

Le temps passe.

Il y a bien un sujet, non ?

Sans sujet, que voulez-vous dire ?

Une chose qui vous tient à cœur, l'affectif, le politique, le quotidien.

En forme courte, de la poésie.

Autrement, de la prose.

Mais, bon sang, donnez une parole, ouvrez du sens, de l'émotion.

Un exemple, parler de l'ambition, de mes ambitions.

Son jeu est soumis au jeu des autres, au partage du pouvoir.

Affichée, elle est un moyen de connaissance qui renseigne l'autre. On peut en jouer.

Secrète, elle organise temps et énergie, et tend vers son objectif, en indiquant les lieux, les sujets et les temporalités à investir pour y réussir.

Personnelle, elle répond à des impératifs de stratégie, que laisser transparaître, quelle part d'intime conserver ?

La conviction intime qui la fonde peut être soumise à de multiples fluctuations.

L'âge, la formation, la carrière ou son absence.

La carrière est l'assurance de la répétition des faits du métier, l'autorité assise du même toujours, presque immuable.

La liberté et la folie du débutant n'y ont plus place.

La durée fait carrière, là où la fraîcheur doit faire ses preuves, démontrer sa durabilité.

Plus qu'entre jeunes et vieux, c'est la légitimité qui est en jeu.

Et qui nous rend légitime, ceux qui nous connaissent, avec nos ambitions ?

Un for intérieur est nécessaire, une forte conviction intime.

Nous rendent légitimes ceux qui nous reconnaissent derrière nos ambitions affichées.

Les autres nous ignorent.

La force de la reconnaissance est dans le ralliement qu'elle opère à un intérêt propre.

Avec l'autre, on sera toujours pris dans un marché de la reconnaissance.

En soi, il est toujours nécessaire de cultiver, de nourrir son ambition, sa conviction, son estime de soi, pour ne pas perdre de vue son désir, son goût de vivre.

Dans les liens de soi à l'autre, un choix doit être fait dans les diverses reconnaissances afin de savoir lesquelles vont conforter ou affaiblir notre confiance en soi.

On se nourrit, on se cultive de nombreuses formes de reconnaissance.

Mais, je ne parle pas des formes de reconnaissance discriminantes et stigmatisantes...

27.11.20

À l'envers

J'écris sans besoin, à l'aveugle.

Une écriture automatique où se lit un sujet venu de nulle part, non prémédité...

Je remplis la page de signes de ma langue maternelle, le français. Elle est exigeante, ses désirs sont des ordres, je m'y plierai avec grâce.

Tout peut s'écrire, ne reste qu'à dresser la liste des requêtes, à poser chaque élément dans l'ordre, en prenant le temps.

Je prends le temps d'une gorgée de ce tokaï des années 1980.

Mais, au juste, tu veux parler de ce quelque chose qui a pu jadis te gêner.

Sans ça, tu n'écrirais pas, tu ne chercherais pas à nous faire sentir l'émotion d'un transport amoureux, d'une passion politique, d'un geste si quotidien.

Mais tout n'est-il pas poésie ?

Même la prose n'est-elle pas un masque au travers duquel tu passeras ta langue et tous les sens qu'elle retient ?

Taisez-vous, ne livrez pas de secret, à vous trop intime, trop près des mouvements de votre cœur. Soyez ferme et stoïque.

Par exemple, ne parlez pas de l'ambition, est-ce que je parlerais de mes ambitions ? Peut-être.

Elle serait mon pouvoir, indépendante par rapport à autrui, pour dicter ma façon d'être au monde. Mon ego m'est infiniment plus précieux que celui des autres.

Disant cela, je garde secret le fond de ma pensée, l'autre n'a pas prise sur ma personnalité, mes lieux de référence.

J'échappe ainsi aux jeux malsains de la reconnaissance, l'autre ne sait jamais qui et où je suis. Affirmée, l'ambition empêcherait, comme par avis de tempête, d'envisager son inscription en un temps et avec les forces nécessaires, pour réaliser son objectif. Elle ne pourrait pas indiquer les lieux, les sujets et les temporalités à investir pour y réussir.

Universelle, elle n'a pas de règle, elle est libre, elle ne laissera rien transparaître, ou si peu, et ce qu'elle peut révéler n'est pas essentiel.

Pour ce qui est de sa réussite, elle est largement dépendante du facteur chance.

Cependant, sous ses attraits factices, l'ambition semble pouvoir être soumise à de multiples fluctuations.

Elle fait fi, par exemple, de l'âge, de la formation, de la carrière.

La carrière est importante, cette assurance de la répétition des faits du métier, cette autorité assise du maître.

Son devoir est d'accueillir la liberté et la folie du débutant, et de l'éduquer.

Le long cours, l'expérience, ne fait rien à l'affaire de carrière.

Une fraîcheur sans preuve peut bien réussir, accéder au bonheur du jour.

Pourquoi toujours attendre ?

Mais la légitimité ? Elle dicte sa loi. Jeune ou vieux, le jeu n'est pas le même.

Si ce ne sont pas ceux qui nous connaissent qui nous rendent légitimes, qui a le pouvoir de nous reconnaître, aussi dans nos ambitions ?

Une confiance aveugle et un doute permanent doivent nous conduire.

Nous rendent légitimes ceux qui nous reconnaissent par-delà nos ambitions.

Les autres se trompent.

Et la reconnaissance ne s'opère pas autour d'un intérêt propre, mais peut-être autour d'un intérêt commun.

Avec l'autre, on n'est jamais pris dans un marché de la reconnaissance, on est toujours dans un lien de partage.

En soi, on peut s'abandonner à son désir et à son goût de vivre, insouciant de son ambition, de son estime de soi.

Dans des liens interpersonnels, l'estime de soi n'est pas soumise à des variations dues à diverses formes de reconnaissance.

Et si nous parlions maintenant des formes de reconnaissance discriminantes et stigmatisantes...

29.11.20

L'écriture, c'est revenir sur un sujet, une idée, avec plus ou moins de délai. Un effort de mémoire qui se lit. Rien de très présent.

Quoi après l'ambition et sa lecture ?

Rien que des hommes et des femmes face à leur destin ?

Au jeu de leur vie, de leurs envies, de leurs jalousies, aux menus faits de leur quotidien.

Sans doute, la routine est riche d'expériences, de résultats éprouvés.

Peut-on calculer l'ampleur de sa relation à l'autre ? Est-ce toujours souhaitable ?

Dépasser l'ambition et la reconnaissance, c'est aboutir à...

J'affiche mon expression, par exemple j'écris, sur un sujet, mais je ne sais plus lequel, ma mémoire en défaut, je tente par écrit d'y revenir... Le sujet m'échappe...

L'insouciance peut-être, où les faits et gestes de chacun forment une constellation interne si incomparable, une histoire si particulière et si peu consciente, qui se frotte à celle d'autrui pour un avenir incertain, au hasard.

Le calcul des enjeux de la vie sera toujours incomplet et pourra nous faire croire en la maîtrise de ses résultats.

Mais parfois, il nous trompe, mieux vaut s'en tenir à ce qu'on connaît, à la vie des uns et des autres...

Faire confiance à la force du destin...

Oublier de projeter dans notre maillage social.

Faire et laisser advenir les choses...

23.12.20

À l'endroit

Libéré de l'angoisse de la page blanche, de l'ambition d'écrire, de l'excellence, de la moyenne, et de l'intelligence, j'écris.

Je ressens l'émotion délivrée par une œuvre de mon choix, elle entre en écho avec ma propre histoire, ma propre sensibilité.

L'accès culturel est ici purement égocentrique.

Il peut aussi agir par pure adhésion sociale, avec le choix du mimétisme ou de l'opposition, un choix égoïste encore.

Une composition existe, une mosaïque culturelle propre à chacun, mêlant l'entente sensible et l'accord à des standards sociaux convenus.

À ce point, on peut se poser la question de la formation en école et de l'inscription dans la modernité, en tant que mouvement culturel dominant, et du devenir de qui la suit...

Mais la pression sociale entraîne les changements de la sensibilité individuelle.

Sous elle, les esprits et les mouvements changent, se met en place toute une nouvelle économie culturelle, où des forces renouvelées émergent, opposant ses protagonistes, ou, on peut l'espérer, les rassemblant.

La bannière commune aura tendance à gommer les idéaux individuels.

Chacun devra prendre conscience du jardin secret qu'il veut cultiver. Et peut-être l'enseignement sera-t-il en phase avec l'idéal de soi...

02.01.21 (sur 23.12.20)

À l'envers

Pris par l'angoisse de l'écriture, par l'inquiétude de plaire, par la peur de me montrer idiot, j'ai peine à écrire.

Mon abord d'une œuvre est sec et sans affect, je ne ressens que la distance entre son message et ma sensibilité, mon histoire.

L'accès culturel est une porte sur l'autre, sur son expression. Il est purement personnel dans le choix, ou dans le rejet, de l'œuvre proposée.

Une uniformité sociale et culturelle s'installe, intégrant l'entente sensible individuelle aux standards sociaux convenus.

À ce point, on peut se poser la question de la formation en école, et de sa fonction de normalisation, de référence culturelle pour les générations montantes, ou même pour celles plus anciennes. La question est de savoir quel est le devenir de celui qui la suit...

Mais la sensibilité individuelle résiste aux changements, aux pressions sociales.

Le stress n'a pas de prise sur les esprits et les mouvements libres. On ne peut pas considérer une économie culturelle toujours renouvelées où émergerait, par opposition ou par rassemblement de ses acteurs, des forces nouvelles.

La dispersion sera la règle pour l'idéal individuel. Le collectif est oublié. Mais l'adhésion à la culture de masse subsiste.

L'idéal de soi, les choix, la liberté, sont dans l'impasse.

Un enseignement pourra-t-il les en sortir ?

Année 2021

12.02.21

Ecrire l'humeur, la musique, la brume.

La solitude où l'on me jette, le dépit.

Ecrire, le refuge qui me garde, garde mes idées, empêche la dérive...

Dire écrire, c'est pour dire ce qui, en soi, se conserve.

Ecrire le dépit, la trahison, les hautes sphères qui se dérobent, le pouvoir d'un homme qui ne veut plus entendre de second degré, le chantage exercé sur cette femme, ses amis politiques tous d'accord, partager son nouveau pouvoir, sacrifier une personne, un enjeu sans doute modique.

J'abandonne des liens, les projets se modifient ou s'estompent, de nouveaux horizons, réussir n'est plus une option, mon âge, le projet en santé mentale se délite, reste juste moi, bien, poursuivant la réussite de ma vie, à un carrefour...

La brume est légère, il neige dehors.

En rythme, j'écris, sale temps, émotions blanches, j'attends l'éclaircie.

Ecroulement du château de cartes, un mauvais procès passé, Genève, ..., Lausanne, ..., le Valais, ..., éloigné, banni, sacrifié. Trop pertinent, trop juste dans ma critique du pouvoir professionnel, dans le besoin de la participation et du pouvoir des souffrants psychiques, dans l'attente d'une aide sans aliénation.

13.02.21

Ecrire, libre, sans attache, un espace infini où se complaire sans vergogne.

Aux limites, c'est soft, les bruits sont lointains, étouffés, les violences n'atteignent pas. Là, je n'ai pas peur, la peur du lien trahi. Là, je suis seul, l'ai-je choisi, seul dans l'immensité. Peut-être suis-je rejoint de fils aux mots de ma langue. J'écris, je rattache, tel sujet ramène ma pensée à mon trajet, mon histoire, ma mémoire. Toujours, il s'agit de ce que mes yeux, nuls autres, ont vu.

J'écris seul, en une bulle aux frontières floues, dégagé de troubles affaires qui encombrent mon quotidien, polluent mon bonheur.

Libre écriture, il me reste cela, les bruits ont fini de me déranger, les gens sont loin de ma confiance. L'amitié joue encore son rôle, les utilités pour certains. En amitié, je ne suis pas seul. Mais si j'écris, lorsque j'écris, c'est sans amis.

13.02.21

Ecrire, livrer, retrancher.

Là, rien ne souffre plus, journal intime, nouvelle, roman, poésie.

J'ai l'avantage de donner à voir ou à entendre, toujours en intérêt bien compris.

Y a-t-il avantage à savoir ce qui n'est pas écrit ? Trop de possibilités, là où j'écris un et seul possible...

Ce possible, ce style, te rencontre, lecteur, ou te fait fuir, c'est selon...

Je t'emmène aujourd'hui avec moi, je dis tu où était une troisième personne, une abstraction.

Je m'efface, tu prends place.

Tu veux dire quoi ?

Tu veux d'autres yeux pour voir la vérité vraie.

Quelle est ta vérité, la puises-tu au fond trouble de l'humaine nature ?

Un jour telle, un autre telle.

Tes yeux suffisent à la trahir.

Point d'alternative, tu sais pour toi ce qu'il en est, à l'autre vérité tierce...

Tu veux vérité pour croire, pour que le possible soit crédible, comme ici ce que je raconte autour d'écrire.

Je, celui de la narration.

J'écris, je tire sur les fils de mon quotidien, comme si je cherchais à en comprendre plus. C'est vrai, de la révélation se trouve là, dans un certain désordre. Point de vide à écrire, mais une périphérie très fournie à inviter, à convoquer, partie par partie.

26.02.21

La peur bloque mes moyens, je suis en deçà de mes possibilités. Je ne grandis aux yeux de personne, personne ne me reconnaît, je n'ai pas de pouvoir, dans la relation.

La peur, elle m'est attachée, comment faire avec ? Déjà, lui donner son nom, la reconnaître, et éviter qu'elle ne transforme mes autres sentiments, comme je sens déjà qu'elle peut le faire avec ma confiance et ma colère.

Le passé d'une confiance trahie, et d'une colère qui tente de colmater la brèche, sont le lit de la peur qui trouve encore à s'exprimer aujourd'hui, mais quel chemin, quel travail peut bien permettre de recalibrer ma vie émotionnelle sur une normalité sans plus de question, une spontanéité.

Je voulais décrire ma peur, j'en suis venu à mettre en cause ma vie émotionnelle.

Il y a là quelque chose d'absurde, parler du sentiment de peur, et m'en rendre coupable. Je vais bien, merci.

La peur, et je la sens à beaucoup d'endroits, possède sans doute de multiples points d'attache, c'est là sûrement qu'il faudrait agir, non massivement, mais discrètement.

26.02.21

La peur, elle m'intimide, ou elle me met en colère.

Pourquoi en parler, pour l'évacuer ?

Partout, à chaque pas, à chaque contour, elle m'empêche d'avancer, de m'exprimer, d'être juste un peu plus que la normale du lien à autrui. Ma voix ne sort pas, elle se rengorge, je me satisfais d'être en deçà d'un ton juste. Ça en devient l'approximation d'un handicapé, peut-être lui pardonnera-t-on ? La peur, elle réside dans la discrimination, l'absence de repère moderne et actuel, les imperfections montrées du doigt. La peur, comme un temps de retard sur la réalité, l'impossible jouissance du temps présent. La peur à chaque moment, chaque mouvement, cette attention, tension, à chaque geste, chaque déplacement, presque. La spontanéité, confiance dans le passé, n'y est pas. Le mal est encore là, qui effraie, qui dévie le sens de mes actes. Comment encore être satisfait, jouir de son bonheur ? À côté de soi, cherchant à se rejoindre, après quelle image est-ce que je cours pour ressentir cette plénitude. Parce que je cours, et l'image est bien abîmée... L'essai, c'est sa restauration... Essai vain... Je cours encore, le plaisir nouveau n'a pas d'équivalent, à quoi servent mes souvenirs, ma formation ? Je retombe dans la peur, les gestes, les gens, la vie quotidienne.

27.02.21

Avant tout, j'ai peur des choses. De leur abord. Comme un réflexe d'accueil, mais vite dissipé. Tout me rappelle que j'ai peur, de la mort, de la souffrance, les gestes au quotidien, les gens, les risques en toutes choses.

Sans doute une grande part d'insouciance disparue, ai-je déjà trop vécu, trop de difficultés. La peur me rend plus sensible, plus attentif, plus circonspect. Je prépare chaque chose, chaque action. J'anticipe, je devine, ou presque...

C'est aussi un sens au danger, le fondement de la prudence.

Mais prudent jusqu'à quel point, pourquoi trop se corseter, quelle part à l'insouciance, la liberté, la fantaisie ?

Une prudence mesurée ? Des peurs calibrées, le vertige par exemple ? C'est encore prévoir et prévenir la survenue de la réalité, pas de surprise, pas de réaction spontanée, de mise à l'épreuve de l'immédiateté de réponse du logiciel-vie.

Peur-coupable de ne pas répondre aux normes.

Peur qui oblige à une autre pensée, un autre chemin, à dévier l'élan premier.

C'est peut-être une clé à l'adaptation, mais à quoi bon la peur ?

La peur, parce qu'on n'a plus les mêmes repères...

27.02.21

La peur augmente la sensibilité, par l'attention portée aux atteintes possibles de l'environnement sur soi. Si elle mène à une hyperacuité, elle peut être symptôme de trouble psychique bipolaire, en phase maniaque. De là peut-être mon besoin d'hypostimulation parfois.

La peur qui me rend timide, j'ai peine à m'affirmer en société.

La peur qui me met en colère, je m'oppose à l'autre, je suis critique.

La peur m'empêche d'être avec autrui, de vivre l'ensemble.

C'est elle qui doit être combattue. Une lutte ou un lâcher-prise ? Un travail de la confiance ?

De la reconnaissance ? Par qui ? Un en-soi où la peur travaille comme un acquis, un caractère propre... Rien ne semble pouvoir le changer.

L'histoire, la thérapie, l'analyse, la mette en lumière.

Qu'en faire, quelle ressource représente-t-elle ?

Quel besoin recouvre-t-elle, qu'en demander ?

Besoin de vie, de sympathie, de sécurité.

Quel est le sens de la peur ? Préparer à une réponse, mobiliser. Oui, mais pas avec tout, tout le temps. La demande serait de moduler les degrés de peur, de replacer sa sensibilité à des valeurs plus « normales ».

Le besoin de sécurité, suivant les contextes, pourrait être abaissé, en prenant conscience, en apprivoisant ces espaces. Un besoin de sécurité élevé provient de son histoire, il convient de se pencher là-dessus.

04.03.21

La peur

Le vertige, quand on me parle d'accident, de maladie, quand les gestes quotidiens de l'autre ne me semblent pas adéquats, risqués, approximatifs, et conduisant à une rupture du bon déroulement des actions. Qui suis-je pour juger du bien-fondé d'action d'autrui, de sa responsabilité ? Jugement d'un ami qui vous veut du bien, usurpateur de pouvoir sur le choix des aspects de ce monde. Qui suis-je, qu'est-ce qui fonde ma légitimité à juger ? Rien, chacun vaque à ses occupations, le monde ne se nourrit pas de la volonté des autres. Je regarde, je supervise les actions de mes contemporains, rien ne me dit que mes propres actions sont justes. C'est un jeu, un faux-semblant, où je compare, les autres, moi. Je suis dépositaire, de quoi ? De cet esprit qui se croit supérieur, connaisseur de toutes gestuelles, capable de séparer le bon grain de l'ivraie ?

Dépositaire de supériorité, ou dépositaire d'un certain savoir sur le quotidien. Mais mon quotidien, avec ses dépassements, est une vérité où j'ai combattu seul pour me sentir vivre. Je l'impose autour de moi, de quel droit ? L'autre a sa loi, différente de la mienne, il compose avec ce qui règle mon quotidien, il n'est pas soumis à ma seule volonté. Pour moi, je suis dépositaire de mon histoire, de mes pulsions, de ce qui ne regarde que moi.

04.03.21

Je suis enfermé, limité à ce qui, dans l'environnement de ma petite personne, touche à mes intérêts bien compris.

L'autre est pourvoyeur d'intérêt au développement de ma personne.

Je suis narcissique, l'altruisme a peu d'attrait à mes yeux.

Le pouvoir pour le pouvoir, non pour être utile à plus démunis.

Je pensais juger afin d'améliorer une situation donnée. Il n'en est rien, c'est pour moi, mon confort, ma position, que je compare, soupèse, juge enfin.

Une autorité « naturelle », atavique, à laquelle doit être attachée une exemplarité, mais quelle, avec le nombre des années et les errances, une exemplarité, une justesse, sur ce qui, avec le temps, évolue... Un regret d'avoir perdu l'occasion de briller d'autorité, dans tel ou tel domaine professionnelle... À mon âge, l'autorité, un regret ? Certes, et je cours encore après la gloire. Les avanies n'ont pas eu raison de mes airs de supériorité. Je ne peux me montrer autre que supérieur, même quand je perds. Qu'est-ce qui me ramènerait à l'égal ? De la modestie ? Un regard, sur la nature humaine ? Une vision de la solitude, une solitude bienfaisante ?

Je ne suis enfin pas supérieur, j'échange avec mes contemporains nombre d'objets de tous ordres, à l'endroit, à l'envers, en travers, toute une économie, aussi affective. Et les fortunes sont fort diverses...

05.03.21

Je m'estime. Trop peut-être. Je doute. Pourquoi ? Je vois mes compétences bien trop insuffisantes pour un travail « dans l'époque », mon parcours d'handicapé ne m'a pas permis d'acquérir les réflexes professionnels liés au passage du temps, de la modernité. Je suis dépassé. Mais avec quel recul cependant, un regard invalidé, mais un regard. Y retrouver de la compétence, certains s'y emploient, sans grand succès. Je reste en touche. Dépassé, embauché après tous les autres, pour le travail qui reste, ingrat. Je m'estime, j'ai pris des cours, rien n'y a fait, j'ai abandonné les matières de choix. Pas de suivi, de reconnaissance, et de moi. Je suis scolaire, déclassé, sans attaches professionnelles. Un patchwork de formations. On veut bien employer mon incompetence, état pratique pour tâches subalternes, sans cadre évolutif... Rien qui sorte le handicapé de son statut. Être reconnu dans un travail, des compétences, question de confiance, question de prise de risque, de considération de là où ça fonctionne, pas seulement là où l'imagerie sociale indique une place à occuper. Indigne, et basement utilitariste. Courageux, j'essaie encore autre chose, une école, mais je grille mes cartouches.

02.04.21

Chacun a son intelligence, chacun a sa culture. Parfois, deux cultures ne se rencontrent pas, par manque de points de partage, points de contacts.

La culture, ce sont des gestes au quotidien, un savoir-faire, des coutumes, une langue, des savoirs livresques (ou digitaux...) ou de métier. Les domaines professionnels peuvent être relativement hermétiques aux échanges culturels hors de leur sphère.

Et pour entendre une culture, encore faut-il qu'elle soit reconnue. Il peut y avoir discrimination d'une personne par considération d'un pseudo manque de culture, elle peut être tenue hors du monde moderne (disqualifiée), étant jugée non-cultivée. On voit par exemple cette disqualification par rapport aux personnes souffrant de troubles psychiques. Et vivant ainsi la stigmatisation.

Là, une culture n'est pas reconnue (ou pas encore assez), et c'est celle de l'expérience de la souffrance psychique et de la lutte pour le rétablissement. Je n'ai pas fait mon chemin dans un domaine reconnu (normal...).

Je me suis longtemps battu contre la maladie psychique.

J'ai fait donc mon chemin en rétablissement, en santé mentale.

15.04.21

Rien à écrire. L'attente dans cette période de Co-vide, de vide à côté du vide. Pas de mouvement, d'entraînement.

Projets à l'arrêt, patience jusqu'à l'épuisement.

Autour de soi, manque de motivation, la dépression ? Les habitudes, peu de stimulations, m'emmènent en ce moment creux, calment ma douleur de frénétique, s'il y en avait une.

Mais l'ambition et son projet ne se satisfont pas de ce retrait, s'impatiente de retrouver les élans collectifs, la joie de dénicher une place enviable... Seul dans mon coin, avec ma plume, je rivalise avec rien pour donner de mon style, je n'ai pas matière à organiser fête aux mots...

Avancer dans l'attente, une dynamique dans laquelle je peux m'inscrire, presque seul, ressources en suffisance, je ne sors pas des chemins balisés... Et j'écris ça, dire un état de bonheur latent, pas de montagnes russes, de dépassements. Mon trouble psychique sourit, lui qui tient tant à son hypostimulation, le temps de réfléchir.

Stress, coupures, ruptures, comment tout cela reprendra-t-il place une fois le virus vaincu ?

Ambition contre circonstances collectives, rythme effréné, reconnaissance sociale hors de prix.

16.04.21

J'y pense. Sortir de la crise du Covid, c'est comme se rétablir.

Covid, c'est la stupeur, le trauma, une atteinte par un agent extérieur.

Chacun réagit avec ses propres moyens, avec les moyens de l'Etat.

Chacun est impacté dans sa vie, et par les mesures de protection édictées.

Chacun en appelle déjà à ses propres ressources, matérielles ou psychiques.

La solidarité, l'entraide, et l'Etat, viennent compléter les moyens personnels.

Tout le monde fait face au virus.

Dans le déni, dans la peur, dans l'espoir.

Le rétablissement passe par la crise, où règne l'incertitude, mais où tous les moyens trouvent à se coordonner. Le processus passe par des hauts et des bas, des victoires et des pertes, pour une issue encore incertaine...

De cette pandémie, chacun aura à se rétablir, ce n'est pas une question de domaine impacté, santé mentale ou autre, chacun a subi le choc, directement ou par media interposé.

16.04.21

Ecrire quelque chose. Choper une idée dans l'air du jour. L'ennui. Rien à en dire, pas très dynamique. Sans trembler, sans maugréer, vivre ce sentiment, ce temps laissé au manque de perspectives, l'incertitude pour certains. Non nocif, un temps de recul, d'abandon, un temps donner à répéter des gestes connus, des habitudes, des travers, une réflexion en vase clos, non nourrie de pluralité, d'altérité. Un choix d'autres, éclectisme social, pour survivre, déployer sa pensée rétrécie...

Plus simple au final, moins d'interactions à recadrer, à intégrer.

Au naturel, vit-on une époque de trop de communication ? Covid nous réapprend l'ennui, l'attente, la patience, l'incertitude, le temps laissé à l'advenue des choses.

La communication est sensée accélérer les processus, elle est mise en échec.

Que reste-t-il des relations humaines, la solitude trouve-t-elle son compte dans pareille histoire ?

C'est ça, la solitude, elle n'est pas choisie, imposée par le virus, mais elle vit, en soi.

Elle veut compter le temps, attendre, bien, continue, sans tristesse, suspendue entre l'avant Covid et son extinction.

La stupeur première déploie encore ses effets.

25.07.21

Est écrivain celui qui écrit, écrivant jusqu'au point. Hors du geste d'écrire, il est autre chose, vivant.

J'écris, mais dans quelle qualité ? Dois-je me poser la question pour jeter l'encre sur le papier ? Certainement non, mon écriture libre sait tirer des limbes les objets de son désir. Mais la qualité, dans les moments creux de l'écriture, se frotte à des mesures, des calibres, pour affiner le goût du risque d'écrire, le risque d'être bon, le risque d'être mauvais, au moment d'écrire...

Je ne me pose pas la question de n'être qu'un gratte-papier, un gâcheur, un tâcheron, un écrivillon, un scribouillard. Tout est dans la détermination, le projet, l'ampleur de la recherche. L'écriture est le moyen d'y arriver, pas le style, égal, pas un mot pour un autre, la concordance avec l'espace, le temps, et l'humeur choisis.

L'ambition n'a pas de limite, qui s'appuie sur un passé archiconnu...

Va-t-on me lire, sinon je suis un scribouillard, réflexe couru... J'écris, comme une révélation, comme un archiviste, pour nourrir les cartons. Je tâcheronne, je gratte du papier, pour me faire plaisir. Le lecteur trouvant ça pauvre, sans rime, inutile à ses yeux. Ça vaut pas quat'sous. Je largue le lecteur. Avant tout, c'est pour moi que j'écris. Hors d'écrire, c'est l'habitude du quotidien, la vie domestique, qui prime. La joie des jours.

04.08.21

La philosophie ne suffit pas, il y faut la vie. La bourse ou la vie. L'économie bien sûr, c'est le point faible. Avec ses pieds qui ne le portent qu'à peine, il n'ira pas bien loin, un petit piège de rien du tout, un simple collet le ramènera à la raison. Oui, la raison du plus fort, une loi, non un savoir.

Le particulier défendu, non l'universel, l'individu, le clan. Sa règle, c'est l'usage, le dogme il s'en fout. On ne vit pas en général, on est là pour le moment. Dieu, les Anges, les Savants, pour le péquin lambda. Qui ne croit qu'au plus grand nombre, pas à l'ensemble. Ignorant des courants sociaux, chantre de la disparité. Mouton, pourquoi pas, une foi volatile, quelque argent pour le matériel. Des recettes empruntées pour règles de vie. Des objets pour meubler son temps, sa mémoire. Du sens à partager avec modération, pas d'éclats. Paroles en l'air, ou ailleurs, paroles retenues, l'air est humide, les mots collent. Une oreille attentive lira ce qu'un homme ici aura déposé, loin d'être philosophe ou économiste, juste pris dans la brume de ce jour plein de mitigation. Un alter ego.

La vie du jour, celle des jours, du quotidien, réglée sur le pas léger du matin, la tasse de café, le départ. Un dieu, quelques règles, bagage mince, parmi les hommes. L'universalité, non. Savant, non plus.

27.09.21

Insomnie du matin. J'écris, me détends. Quoi me garde les yeux ouverts avant le jour. Dehors, la nuit rôde, elle veille sur la cité. Dedans, c'est un café chaud, pour calmer l'estomac. Je fais les cent pas. J'écoute une musique, un mouvement. Qui dit qu'il y a trop de stimuli, d'où viennent-ils ? Ici, rien n'en laisse de trace. Ailleurs, c'est autre chose, quelle pensée, quelle action m'agit. Je suis ailleurs, aussi. Constitué d'éclats de temps, de parcelles d'autres. Si je me réunis, je dors, je rêve. Là, pas de repos, peu. Mon monde ondule doucement, brise de mer. Épars, un peu. Un lien à nouer, peut-être. Comment savoir, au-delà de la frontière. La barrière est levée, je ne dors pas. J'attends d'avance, j'anticipe, je perds du temps, c'est ça, j'écris, je perds du temps. Sinon j'avance, pas mieux. À temps, j'espère arriver à temps, être juste. Aujourd'hui, l'énergie est à consommer avec modération. Mot d'ordre.

12.12.21

Des projets en guise d'écriture. Des définitions, des explications, des plans horaires et financiers. Peu de poésie, l'écriture s'assèche.

Des projets avec des compétences retrouvées, la confiance en soi rehaussée, mais plus ils se développent, plus la peur et le trac prennent place dans les interstices. Il faut se lancer pour y arriver, rien n'y prépare. Alors on s'occupe, on contourne. La peur, par moment, revient, l'avenir n'existera pas. Pas celui dont on rêve. On prépare, toujours à côté de ce qu'on doit. Jouir du présent qu'on a travaillé est un rêve, toujours agi d'autre réalité. La peur de ne pas y arriver, l'improvisation pour secours. Mais là, mon angoisse présente, bientôt passée, mais montrant les dents, dévorant ma confiance, ma fierté, tout l'esprit mis dans ma vie, un instant bref. Mais durera-t-elle, comment attendre qu'elle passe, passe-t-elle ? Oui, mais son advenue semble insondable, le temps et les amis disparaissent, finie la réjouissance, demain est sombre. Je n'en sors plus. Les projets, l'avenir, les autres, me portent, pourquoi d'un éclair détruire la joie.

J'écris le doute, ce moment suspendu, retrouver un peu de liberté, un souffle où je suis, ici, qui m'aide à relier les berges, à tenir bon.

Année 2022

23.03.22

Déprimé, je ne fais rien. Il faudrait un minimum de tonus pour lire ou voir un film, s'intéresser. Je ne m'intéresse pas, je m'ennuie, triste de ma situation, ou presque. Une monotonie, presque confortable, où je puis me dire que la vie va.

L'impression que mon histoire, une nouvelle fois, a perdu tout un pan d'elle-même. L'énergie disparue, l'élan vers l'avenir. Bas régime, tons gris, a minima. Ce n'est pas la perte, la pauvreté. Un écœurement, un dégoût, on s'y habitue. Le goût des choses, la joie de vivre, c'est encore un souvenir.

Je vis hier, aujourd'hui c'est perdu, si peu de soi en perspective, en activité, pour quelle reconnaissance. Mes amis, je vous appelle, vous donnez sens à la lutte qu'encore je mène, près de vos paroles vives, présences réconfortantes.

Aujourd'hui si blanc, si peu engagé, quelle présence, toujours pas d'accès à la culture qui m'entourne, n'attend qu'un geste de consommation, la musique cependant, mais je n'attends plus sur le monde, richesse intérieure décompensée, j'écris ce qu'il me reste de fierté, d'assurance, de confiance et d'espoir. L'espoir, c'est le temps qu'il reste, la gestion que j'en ai. Du temps à perdre en plainte lancinante ?

J'ai écrit, ce n'est pas rien faire...

24.03.22

J'ai écrit hier une note : la gestion de l'échec, une réussite ?

Là, mon état, c'est juste laisser se dérouler les choses, qu'elles s'agencent d'elles-mêmes, ce n'est même pas un espoir, un abandon peut-être. Y a-t-il là une quelconque gestion ? L'échec n'est pas avéré, il est en suspens, douleur et peine dans le temps de la vérification. Une histoire de temps, de pouvoir, d'incommunication. Tout est déjà en dehors de moi, et j'attends dans cette perspective de l'échec, portée par autrui.

Sûr de moi, j'attendrais impassible, ne me dérouterais pas de l'assaut, ne tomberais pas sous la maladie, le trouble psychique, la dépression et la démotivation.

Je gère, c'est sûr, ce qu'il me reste.

Je me sauve d'un naufrage, je vois tout le sauvetage.

Coulais-je, j'écopais, c'est une image, il n'est pas d'action, même s'engager. Tout devient lointain, hors de portée, le vide, le geste inutile.

Me rattacher au quotidien, à la saison, à quelques pas, ces quelques mots, la gestion c'est un nouveau rétablissement, l'échec est patent, mais qu'en restera-t-il ? Une douceur, une docilité, une solitude forcée ?

14.04.22

Je me dis, je vais attendre que mon humeur basse se passe avant de faire une activité d'intérêt, la lecture, ou l'étude, ou un film.

La musique me reste, celle que j'écoute.

Je me dis, je perds.

Je perds la foi en la pair-aidance, je perds l'école, les camarades. Je perds les liens réseau, les futurs potentiels employeurs. Je perds confiance, on voulait nous apprendre tout l'inverse.

Tout est gris, monotone, pas un rire. C'est un temps, une période, demain des moments pour une humeur plus haute. Tout a la couleur de mes cheveux gris. J'accuse l'âge, ma vie, de cette faillite. Je réagis à l'obstruction, mal, je me regarde, je me juge, me condamne. J'ai assez de fautes en moi, que je rends responsables d'un échec qui ne m'est pas dû. Echoué, quelle est la cause du naufrage, où sont les survivants, comment gérer ce qui existe encore, question de réussir sa survie. Est-ce réussir que gérer l'échec ? Besoin de pureté, est-il bien temps encore ?

La cause n'est pas mon origine, mon parcours, une sorte de divinité qui va gouverner ma vie, elle est un accident, presque la force de la fatalité. Humeur basse, je paie de désespoir, confiance enfuie, je reste las, immobile, un petit mouvement. Peu m'attire, le quotidien, oui. Dans le miroir tendu, il n'y a pas d'éclair de génie. Si seulement une baguette magique pouvait faire disparaître toute ma culpabilité.

J'ai écrit, un peu de bonne humeur.

Déconsidérer ce que j'ai fait, ce que je fais, voilà mon action présente.

Que reste-t-il, et où, de confiance ?

17.04.22

Je suis démotivé, déprimé. J'écris encore. L'écrire, cela n'entretient-il pas cette humeur ? Ecrire est mon action, peut-être la seule qui résiste dans cet état. Bien sûr, je ne parle pas du magnifique rose des fleurs de cerisiers du Japon, sur l'avenue.

Par la fiction, je pourrais peut-être échapper à la morosité, mais je dois être trop pris par moi-même, en souci.

Sans doute me reste-t-il bien des rangements à faire, des dossiers à suivre, et quelques-uns le sont malgré tout, mais rester sans l'étincelle pour y accéder est pénible. C'est la fatigue, un repos forcé, un figement. La réalité n'a plus de couleur, de lumière, de mouvement, le goût de vivre. Ambiance neutre, pas d'enjeu, de mise. Le temps coule, inutile, je suis arrêté au milieu du salon. Les photos. Les sentiments, les émotions, éteints. J'étais revenu sur cette intelligence de la vie, tout éteint maintenant. Ou recouvert, caché, protégé, pour un jour peut-être. Dans l'écriture, il y a de l'émotion, ici la peur, la tristesse, à mi-voix. Presque une tendresse pour cet état de vide et de gris, un avantage ? Faut-il lutter, où trouver la joie de vivre ? Ne sois pas triste, pour les autres, pour ta survie. Le ressenti reste présent, la musique que j'écoute. Je ne sais pas qualifier, définir, ce qui est venu à manquer. Un ressort, une énergie ?

27.04.22

Lutter contre le blocage de la non-certification. Dès maintenant. Libérer les projets, la suite. Pas professionnelle, militante. La recherche pour soi, indépendant. Mais pour qui, pour quoi ? Changer d'environnement, les mathématiques, quel avenir ? Jusque-là, j'ai calculé, PPSM or not PPSM, nul secours, conduite de succès. Echec, partout, avec chacun. Santé mentale, tu m'échappes. Mon avenir de douceur se profile, la vieillesse, la mort. Qu'importe l'insuccès, juste une information sur un chemin de vie, une destinée. Envisager le pire, comme un mantra d'anticipation. La lutte au présent y gagne un appétit d'excellence. La fin est funeste, je jouis. Chaque instant change le devenir, l'éthique de mes actions justifie une fin dont l'issue fatale reste inconnue.

Mon avenir n'est pas prémédité, par personne, je roule en train vers chez moi, beau temps, la peur de l'échec se dissipe, pour combien de temps.

La recherche en indépendant, ou une autre direction de vie, l'écriture, ou une douceur de vivre loin des luttes de pouvoir, en pouvoir. Abandonner la Santé Mentale, la lutte militante, consommer du bonheur ? Lâcher le défaut du redresseur de tort. J'ai le tort qu'on m'a fait. Finir avec les pleurs, sourire. Oublier, passer à autre chose.

Ma situation présente est parallèle à celle de l'époque du Conservatoire.

06.06.22

La page est blanche. Elle me dicte mes mots. Je les regarde, c'est le vide derrière mes yeux, la mer lunaire de la tranquillité. Rien d'excitant, rien qui bouge. Le mouvement de la main, entrecoupé d'arrêts, la main posée au coin gauche de la feuille. Le geste reprend, une mouche au loin sur la ligne, geste suspendu à peine, le stylo entre les doigts. Jeu sensible, j'indique une ténuité, au milieu de la nuit. Un désir, un assouvissement, léger, prêt à disparaître. Entre les lignes, la densité du sens est évanescence. Je n'écris sur rien d'autre que sur l'envie d'écrire, quelques mots, une lettre, à quelle adresse ? Je ne sais, la page se couvre, pas d'inquiétude, un frémissement, c'est rien, j'emplis ce vide, jusqu'à heurter les bords, toucher un peu de matière, aller à la ligne. Quelle révélation aujourd'hui, une page presque aboutie, du filigrane, tu relis pour bien comprendre, c'est vaporeux, je n'ai pas dit fumeux, c'est diaphane et fragile, fragile de quoi, pas de quoi s'inquiéter, délicat à manœuvrer, je ne parle pas du geste d'écrire, de quoi parlé-je ? D'une page, blanche, qui me donne l'envie de dire quelque petit mystère. Et mon personnage quitte la scène.

19.12.22

Réussir sa vie, c'est être soi à tous instants. Gérer les aléas, la vie qui va. C'est ne pas se mentir, se dédire. C'est être vrai, jusqu'à la limite. Le faux, le fabriqué, sert à échapper aux pièges tendus par l'adversité. Il vient de soi, même pas conscient, cette spontanéité qu'autrui semble vouloir exploiter. Une fidélité à soi, qui connaît ses vulnérabilités. Là, vulnérable, tu deviens cible, n'en parle pas. Un gué à passer en pointillés, tu n'es pas fier de ta faiblesse. Ton jeu, c'est d'y aller, avec courage. Soumis à d'autres, tout sera segmenté, découpé, jusqu'à comprendre, le sens véritable échappant de cette analyse, qu'est comprendre au juste, un ou deux éléments ou une globalité. Zone de fragilité, je passe à ce qui conduit à une bande plus large, une philosophie, une éthique, la direction d'une vie, une destinée en réalisation. Même la fragilité répond au gainage du destin. C'est par chance qu'autrui atteint à une fragilité. Encore celle-ci est-elle résistante. Ou la chance donne-t-elle encore un avenir. Ce qui vient avant est repris, tant bien que mal, ce qui est après cherche cohérence, et recolle à un sens de la vie idem, une politique conscientisée. L'autre et ma fragilité, je suis désarmé, l'empathie joue, sinon c'est la guerre. Par ma fragilité, je perds mes forces, je ne la montre plus. Je suis fort jusqu'à ce que...

Année 2023

17.02.23

J'écris pour changer le cours des choses. Non seulement ce que j'écris me révèle à moi-même et me libère, mais la parole écrite s'inscrit en ce monde de pensée qui me dépasse, qui se dit ce monde d'autrui qui aussi me pense, ce monde où change ma perception.

Si j'écris, je change le cours des choses, un objectif ne sera pas atteint, une fiction le remplace. J'écris en vérité, je remplace un fait vécu par une narration, plausible.

Je suis mécontent de mon style, de ce que je vous raconte. Plutôt dire que je me déplace, pas toujours le même point de vue.

Je change le cours des choses, même le cours de l'écriture. Turbulent.

Ecriture-bulente, tiens donc, poésie.

Je change le cours des choses, je me révèle, libre, le fait est avéré, cependant sa transmission est dévoyée, elle se raconte, écrite, par qui ? Cet I du qui, non du quoi, écrit, les cris ? Qui écrit ?

J'ai changé, le cours de l'écriture m'a transporté en ailleurs, je suis différent, mon inscription au monde est autre, s'ajoute le chemin pour dire, revendiquer, ce qui fait ma vie, mon destin. T'écrire, chère ombre, que tes gesticulations ne me font pas peur...

Je reprends, le cours des choses changer, écrire. Une répétition pour creuser. Je change les choses, le cours du monde, en écrivant... Je pensais maîtriser un point de vue sur ce qui se passe, je m'aperçois qu'encore je ne fais que l'approcher, je me perds, je ne suis sûr de rien, l'ancienne vérité vacille, je crois ces mots nouveaux, cette vérité nouvellement publiée, ma révélation encore, jusqu'à quand d'ailleurs, libéré une fois, libéré dix fois, de quelle prison, soi est une forteresse. Des milliers d'éclats richement colorés. Le cours des choses a changé, la pensée inscrit une nouvelle route à sa carte de voyage.

C'est pour ce changement que je vous ai écrit. Une ligne, un tracé, des mots, le cours des choses, changer.

Année 2024

01.08.24

Je dis je, mais qui suis-je ?

Un être humain, souvent dépeint avec mon humeur du moment.

Je décris des interrogations, des sujets intellectuels. L'âge et la mémoire, l'intelligence, la réussite, les luttes de pouvoir, la folie.

Tout autour de soi, de moi.

Je pense, je philosophe, je redéfinit encore ma place parmi les hommes.

Manque d'assurance, j'écris mes doutes, en espérant regagner une parole sûre.

Pour d'autres réflexions, qu'elles soient vues en objets, avec distance.

Je suis peu distant de moi-même, de mes sujets de prédilection.

Et qui cela peut-il intéresser ? J'ai peur qu'ils soient peu nombreux.

Pourtant, mon essai n'est pas tant de me raconter que d'aborder des sujets de portée collective. Mon exemple n'est pas l'autobiographie détaillée de mon parcours (mais il l'est parfois), plutôt un reflet de certaines situations, ou d'objets intellectuels.

J'écris ces lignes, seul de mes actes à vous dire qui je suis, tout ensemble une humeur masquée, des doutes comme motivation, des écrits au fil du temps.

Le doute n'est pas mon seul moteur, l'aiguillon. C'est aussi le puits de la connaissance, les repères solides, et la mémoire.

Je décris encore une fois cette triade, intellect, affect, et acte. Un regard sur l'individu, moi ou un autre.

C'est pendant plus de vingt ans, avec L'Expérience, que j'ai pu étudier l'interaction de ces instances psychiques.

Ma propre histoire a bien sûr déformé les différentes interprétations, mais à la longue les traits ont été plus marqués.

Le jeu des instances s'est dévoilé, les projets, les actions, les règlements, se sont mis en place. Par les gens de l'association. La dimension individuelle emmenée par les instances psychiques est rejointe par la dimension du groupe associatif.

J'écris là où je peux dire des choses, prendre de moi pour des saynètes, prendre ailleurs et mettre en question, où compte mon avis, prendre dans ce qui s'écrit, revient à la mémoire, agit pour le geste présent.

08.08.24

Les ombres qui m'inclinent. Le passé. Des choix dont je ne suis plus sûr, presque des regrets.

Avec le temps, je regarde en arrière, j'évalue la somme des tracas et des joies. Des engagements voulus ou non.

Ombres du passé, dansent dans ma conscience, dans ma mémoire. D'une empreinte forte, elles captivent mon attention.

À mon âge, quelle place occupe mon présent et ma projection, je suis tourné vers hier.

Il fait sombre, dire l'humeur grise, ce passé dont je ne peux me défaire. Sur la peau la marque des greffes, ventre saillant, jambes gainées de bas, je ne traverse plus l'espace avec ma dégaine de jeune homme.

L'image n'est pas belle, quel désir puis-je encore exciter ? Une voix, un esprit, une sympathie. Une humeur ! Une bonne humeur !?

Laissons l'humeur. La voix pourrait être l'instrument d'un contact sociable. L'esprit, lui, est-il perceptible au-delà du regard posé sur le bonhomme, j'en doute, et c'est pour moi une des raisons d'écrire.

La sympathie, l'empathie, je ne sais pas ce qui l'origine, ce qui fait qu'elle est présente ou pas, ce doit être une longue histoire.

Amis de mon passé, aujourd'hui presque tous disparus, me laissant isolé, ombres à ma pensée ne distinguant plus demain qu'avec peine. Fabricant d'amitié, voilà mon avenir, je vous l'écris, mais je n'y crois plus, tout a été remué et changé dans mon histoire, ma mémoire, je dirai que je ne me ressemble plus.

Pourtant, c'est ma vie, les engagements sombres ou clairs, c'est la vie dans son déroulement, ses choix ou non, appréciés avec les années. Je vieillis, je regarde le jour, il est clair, je vois la nuit du passé s'infiltrer dans mon esprit, humeur grise.

Le bonheur et la joie peuvent survenir, aux conditions d'établir la juste reconnaissance de son histoire, et d'accepter son destin.

Mais les sources de dérives sont nombreuses, masquant la bonne humeur. Les ombres qui m'inclinent à l'humeur grise.

Je reprends mon passé, je l'éclaire différemment, puis lorsque la scène me satisfait, je la laisse voguer dans mon esprit, aujourd'hui reprend des couleurs, et demain est à nouveau possible.

12.08.24

Le choix et sa suite, conséquences, et responsabilité

Le choix. On n'a pas toujours le choix. On a toujours le choix, aussi d'accepter. Le choix, c'est une liberté, un accord avec les possibles.

J'opte pour un projet, une réalisation future. Ma décision se fonde sur l'espoir de conséquences positives de l'action entreprise. On dit avoir la responsabilité du choix et de sa suite. Mais la séquence n'est pas parfaite, souvent le but n'est pas atteint, autre chose le remplace. L'imprédictibilité, la vie et son déroulement.

La séquence est bousculée, ce n'était pas prévu. Les plans seraient-ils faits pour ne pas être suivis ? On s'approche de la cible, les actes successifs assument ce dont on devra se contenter.

Je laisse de côté ce que je n'ai pas choisi, peut-être cela me constitue aussi, peut-être cela dépend-il de ma volonté, de ma décision de le faire mien.

Les conséquences, les suites, sont bien partie intégrante de mon histoire. Toute cette part de fondement me revient, pour ne plus trembler.

Tout est question de choix, et de pouvoir concevoir son monde au fil du temps et des actes. Peut-être la flèche n'atteint-elle jamais la cible, elle l'approche.

14.08.24

J'en reviens au destin que je n'ai pas eu. Au manque d'un parcours classique, d'une carrière.

Il y a bien eu l'association L'Expérience pendant plus de vingt ans, mais la souffrance psychique peine à être reconnue.

Non, je parle de formation intégrée socialement, d'emploi et de développement.

Avec l'hypostimulation comme arme contre le trouble psychique, je me suis dessaisi de références culturelles, de lectures autres que celles du militant, d'un abord curieux du monde qui m'entoure. On parlerait presque d'indifférence. L'abord sélectif devient presque une interdiction. Jusqu'à se poser la question « Quoi faire ? », vivre l'ennui et la dépression.

Je m'interroge sur la qualité de ma culture et de mon intelligence. Question due à l'âge.

Je revisite mon parcours. J'ai lutté contre le trouble psychique, j'ai gagné une stabilité.

Mais mon statut est stigmatisant, le regard de l'autre souvent isole. Je suis presque seul à pouvoir valoriser mes expériences. Et mes références sont bien distinctes de celles d'un parcours classique.

Je dois sublimer ma confiance en moi, me reconnaître moi-même, être en quelque sorte auto-suffisant.

Mais la moindre question vient ébranler l'édifice.

Surdévelopper l'ego, côté maniaque.

Douter de soi, côté dépression.

Je ne dois plus attendre la reconnaissance, mais me lier socialement autrement.

L'âge fait que je ne refais pas mon passé. Donc ne pas me comparer, et composer avec mes propres références, ayant valeur à mes yeux.

Sortir de la comparaison, de la concurrence et de la compétition, de la lutte avec l'autre, qui n'est peut-être qu'une lutte avec soi-même. Autorité et luttes de pouvoir, c'est mon grand leitmotiv. L'abandonner ?

J'ai des raisons de penser que mon intelligence est médiocre : le trouble psychique, la stigmatisation, l'accès réduit à la culture classique et ses références, lectures, films, etc.

Pourtant, pour me soigner, c'est grâce à la réduction de stimulations intellectuelles (ou au choix de certaines stimulations intellectuelles) que j'ai pu stabiliser mon humeur, avec également des médicaments.

Mon intelligence n'est pas médiocre, c'est mon intelligence. Le problème, c'est la culture, être cultivé, dépendant du regard de l'autre.

Entré en compétition, opposé, la lutte s'engage pour décrédibiliser l'adversaire, faire admettre une culture plus grande.

Or, ce sont les références qui divergent, il conviendrait d'en faire synergie, de collaborer plutôt que chercher à détruire.

Je me rassure, je développe ma confiance en moi, en mon intelligence.

C'est un bon jour, je sens mon esprit positif, je suis seul, à l'abri des comparaisons sociales.

Qu'en sera-t-il lorsque je côtoierai du monde ?

Les connaissances sont partielles, pour les uns et pour les autres, personne ne connaît tout, les partages sont respectables.

Voulais-je tout savoir, être une autorité, pour qui ? Je ne crois pas. Je vois encore ici mon besoin de faire fonctionner mon intelligence pour ma connaissance et mon plaisir, là où je redoute encore les méfaits d'une reconnaissance marchande.

Je veux me rassurer, je me sentais incomplet, différent. J'ai mes références, mon parcours, mon système de reconnaissance, je ne suis pas différent, mais unique.

On n'est pas non plus copain avec tout le monde, cette universalité est un mythe, donc choisir son environnement social.

Mon âge me permet peut-être de m'ouvrir à une meilleure compréhension de mon histoire et de ses richesses. À côté du poids du malheur et des ombres de la dépression.

Une vie déjà bien remplie, pleine d'enseignements.

Année 1993

06.01.93

Double face

Figure-toi le passage de l'avant à l'après.

Dans une terrifiante explosion est née cette fleur sans nom.

Elle donne la vie, elle donne la mort.

Je l'appelle poésie.

Te voilà déflorée.

Je l'ai aimée, elle m'a rejeté.

Mon âme s'y est brûlée aussi sûrement que si je dis je t'aime.

La beauté de ce corps défiguré s'est réfugiée dans ce feu qui nous dévore.

07.01.93

Poésie défigurée

Je cherche un chemin à travers les flammes.

J'ai figé mon passé comme on fixe une photographie.

Je me souviens de ces figues mal digérées, cueillies trop vertes et avalées comme de la ciguë.

Poisons trop tendres pour me posséder complètement.

Mûries, elles auraient dégagé une image plus nette de ma poésie.

La mort m'est plus douce que ton absence.

Toi seule a su combler mon appétit de vivre.

La mort était ton compagnon et j'ai voulu lui ressembler.

J'ai trouvé un chemin à travers les flammes.

10.01.93

Ma vie s'est abîmée dans les flammes.

Sorti de ce ventre de douleur, je suis l'innocent nouveau-né.

L'oubli de ma vie antérieure me caractérise.

Seules les formes inesthétiques rappellent mon histoire passée.

Je suis vilain.

Je m'abîme.

10.01.93

Ce consacré feu

Cet acte comble brûlant et défigurant devrait être voué à l'oubli.

Mais que l'on aime à s'abîmer à cette image.

Sa présence est indispensable pour d'autres à-venirs.

Souviens-toi de nos visages défigurés par le plaisir.

On s'immole à la peau brûlante de l'autre, et les flammes de la mort finissent par dégorger des vivants abîmés.

10.01.93

Ai perdu

Une écharpe

Des clefs

Son amour

14.01.93

Je donnerais ma vie pour une figue de la fée aux fruits d'or.

Une femme est entrée, embrassant l'assemblée d'un coup d'œil, prête à prévenir les souhaits de chacun.

Le corps défiguré par le poids de son passé, cette jeune beauté s'avança vers moi.

Je fus saisi par cette figure du passé comme si m'assaillait un souvenir.

Une pomme, un jour.

Une pomme, un autre jour.

La mort dans le fruit.

Je lui demandai son nom.

Je suis la vendeuse de figues, dit-elle, les fruits défendus.

02.02.93

Cela a commencé ainsi :

Elle - Tu n'as pas le droit de me faire ça.

Lui - Mon rêve ne connaît pas ce droit qui te défend.

Mais mes souvenirs me rendent philosophe.

Je t'imaginai sans limite, sans contour, sans forme, comme un grand désert blanc.

Je me trompais.

Et les yeux brillants de ta figure me regardent.

Est-ce un leurre que tu me tends ?

Elle - C'est une assurance sur l'avenir.

Lui - Pour ne pas transgresser les certitudes du passé.

C'est de la régression, pas une révolution.

Elle - Tu es un révolutionnaire triste.